

LÉOPOLD COUROUBLE

Les
Deux Croisières



LA RENAISSANCE DU LIVRE

LÉOPOLD
COURROUBLE

Les
Deux
Croisières

9144

ML
A



4124 ML 1000

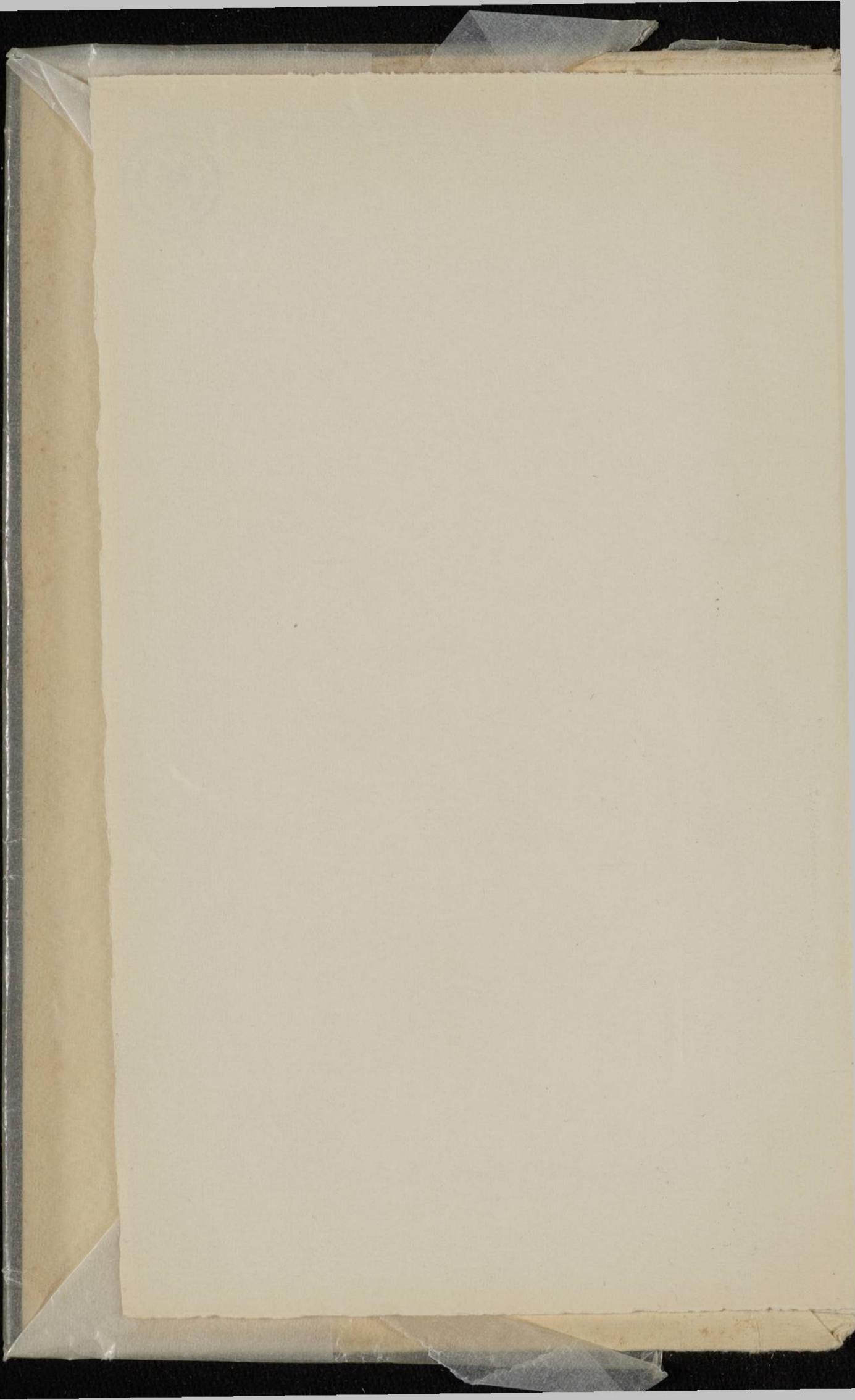
1708

A

9144



LES DEUX CHAMBRAS



LES DEUX CROISIÈRES

DU MÊME AUTEUR :

Contes et Souvenirs.

Notre Langue, édition nouvelle, revue et augmentés.

Mes Pandectes, avec une préface d'EDMOND PICARD.

En plein soleil, impressions congolaises.

Profil blanc et frimousses noires, impressions congolaises.

Nouvelle édition avec 9 gravures.

Images d'Outre-Mer, avec 7 gravures.

La Maison Espagnole, 3^e édition.

La Famille Kaekebroeck, mœurs bruxelloises.

I. *La Famille Kaekebroeck*, 15^e édition, avec préface d'EUGÈNE DEMOLDER.

II. *Pauline Platbrood — Les Noces d'Or*, 10^e édition, avec préface de GEORGES EEKHOUD.

III. *Les Cadets de Brabant*, 6^e édition.

IV. *Le Mariage d'Hermance*, 6^e édition.

V. *Madame Kaekebroeck à Paris*, 9^e édition.

VI. *Le Roman d'Hippolyte*.

Le Petit Poels. Nouvelle édition.

Contes et Récits d'un Bruxellois, illustrés par CONSTANT DRATZ.

EN PRÉPARATION :

Nouvelles images d'Outre-Mer.

Les Maisons du Juge, impressions d'Afrique.

Prosper Claes, roman. Mœurs bruxelloises.

L'Autre Secret de la Vieille Demoiselle, roman provençal.

A travers la Camargue.

LÉOPOLD COUROUBLE

LES

Deux Croisières



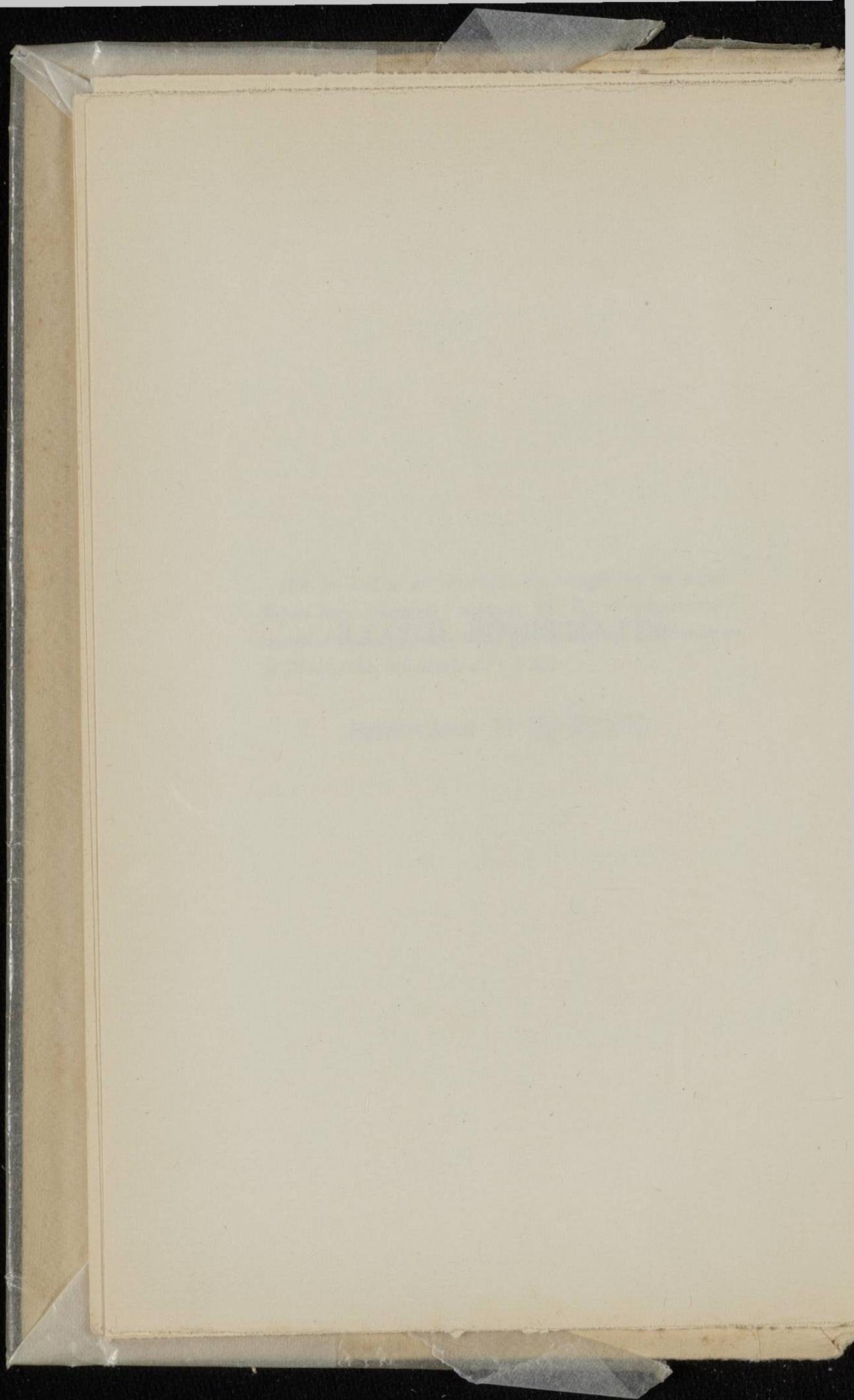
BRUXELLES
LA RENAISSANCE DU LIVRE
12, Place du Petit Sablon

1928

*Il a été tiré de cet ouvrage cinq exemplaires sur papier
Japon hors commerce, marqués H. C., et vingt-quatre
exemplaires sur papier de la Société Royale Hollandaise
de Maestricht, numérotés de 1 à 24.*

EXEMPLAIRE N^o 

ATLANTIQUE IDYLLE



I

Je suis prêt.

Quatre heures sonnent lentement au beffroi de Sainte-Gudule. Chaque note s'allonge sur le vent, semble un bâillement de cloche qui s'étire dans l'aube.

Le jour commence à poindre : des nuages violets, sinistres, galopent sous un ciel cuivreux.

Je ne puis réprimer un frisson.

Hé, il s'agit bien de frissonner à la première impression mauvaise ! Voyons, est-ce que je marche à la guillotine ?

On frappe à la porte :

— Monsieur, la voiture est là !

leusement dans de petits châles aux couleurs déteintes, d'un effet très doux.

Tous ces misérables, serrés les uns contre les autres, regardent en silence, cette activité dévorante déployée à l'approche du départ. Seuls, des mioches, aux cheveux encore tout collés de pluie, jouent à cache-cache derrière des paniers de vin de Champagne.

L'attristant tableau...

Mais je ne peux m'attarder ; il faut me rendre au commissariat maritime pour signer mon engagement.

Je me dispose à abandonner le quai quand, à travers la mâture du steamer, j'aperçois un mousse, juché sur la vergue du cacatois. Retenu par une jambe, il se penche dans le vide et, la main à l'oreille, écoute des ordres, des jurons, qu'un matelot lui crie du bord.

En ce moment, le ciel roule de nouveaux blocs couleur d'encre... Une angoisse affreuse m'étreint le cœur et je

sens tout mon courage s'affaïsser, comme le charbon d'un feu qui meurt.

— Ainsi, je serai ce petit point noir, je serai mousse, moi !

Soudain, la pluie crépite sur le zinc des toitures comme une grêle. Un effroi indicible me saisit. Depuis quelques jours, je vis dans une excitation factice, fasciné, ébloui par le mirage des choses que je vais voir : l'Océan, une terre inconnue ! Je me suis dit : « Oui, tous les sacrifices, toutes les fatigues, tous les dangers, si je découvre après cela du nouveau, du jamais vu ! »

Et voilà que pour conquérir l'*émotion*, je suis là, devant ce navire en partance, perdu dans un grouillement d'êtres inconnus, bousculé, insulté par les dockers brutaux dont ma flânerie entrave le fiévreux labeur.

Je redeviens lucide. La folie de mon projet m'apparaît enfin.

Non, je n'irai pas au commissariat

maritime, je ne m'engagerai pas, je ne signerai rien du tout.

Je suis libre encore. Ma voiture attend à quelques pas... Si je retournais à la gare !

Je m'élançe... J'ouvre la portière de la guimbarde.

Soudain, le soleil rayonne de nouveau.

— Un moment ! dis-je au cocher qui déjà ramasse ses guides.

Je reste indécis ; et dans la lumière flamboyante j'écoute le joyeux glottement des gouttes claires, pareilles à des brillants, qui tombent du toit des hangars dans les rigoles. Des femmes jolies passent près de moi, se retroussent en riant pour enjamber les mares.

A présent tout me semble radieux comme le changement à vue d'une féerie.

L'angoisse me quitte.

Toute ma résolution me revient froide, forte comme aux premiers jours ; je me sens honteux de ma défaillance.

Mes yeux contemplent le fleuve magnifique, irradié de soleil, et il me paraît impossible de désespérer encore.

De toute la gaîté qui m'environne, je m'efforce de garder une image très nette pour qu'elle m'aide à combattre des tristesses prochaines...

*
* *

Je ferme la portière de la voiture et prie le cocher de m'attendre encore. J'entre dans un café situé en face du quai et qui porte cette enseigne : *Au bon Voyage*. J'y suis venu souvent depuis une semaine et l'on me connaît bien. La jeune fille de la maison sait mon projet — on est parfois expansif aux heures troublées. Elle n'y voulait pas croire.

Elle se désole aujourd'hui :

— Ainsi, s'écrie-t-elle en secouant la tête, c'est bien décidé !

Je souris. Pleine de sollicitude, elle

dit, voyant sans doute ma figure pâle et mon air étrange :

— Nous avons du bon café tout chaud. Buvez une jatte, ça vous remettra...

En même temps, elle dépose devant moi une grosse tasse fumante.

— A cette époque de l'année, la traversée est toujours bonne, assure-t-elle fermement. Mon amoureux est sur la mer. C'est son sixième voyage ! Le *Pennland* est un bon bateau, savez-vous !

Vrai, je n'ai pas peur ; j'eusse accompli le voyage sur la caravelle de Colomb ! Mais elle est si affectueuse la bonne fille, elle a un air si naïvement convaincu d'avoir deviné mes secrètes transes, que je m'écrie :

— Oh ! tant mieux, Mademoiselle !

Et je parais soulagé d'une grosse inquiétude.

*
* * *

J'ai signé mon engagement au commissariat maritime, et je retourne au port, quand au détour d'une rue je m'entends héler.

Quatre jeunes gens sautent d'un tramway, accourent vers moi. Ce sont de chers amis, venus tout exprès à Anvers pour m'embarquer.

Leur vue m'attendrit, et puis je frissonne.

C'est donc vrai que je pars !

Pourtant, dans ma peine, j'éprouve un gros soulagement. C'est bien, ce qu'ils ont fait là ; eux, au moins, ne veulent pas que je m'en aille comme le plus abandonné des pauvres diables...

Je les conduis, marchant vite, parlant peu, très préoccupé à l'idée qu'il faut encore pourvoir à mon équipement.

De nouveau, le soleil a disparu sous d'affreux nuages et la pluie tombe dru avec un bruit de friture.

Enfin, nous arrivons au port. A présent les hangars sont envahis par la

foule des émigrants, troupe bourdonnante, aux costumes variés de districts inconnus.

Cette fois, sous l'impulsion d'une force neuve, les chargeurs déploient une ardeur extraordinaire. Ils voient la fin de la rude besogne ; leur vigueur en est toute ranimée.

Et le *Pennland*, impatient de la haute mer, fait entendre un ronflement continu. Sous le flux, sa coque s'est élevée, apparaît à présent presque au niveau du quai.

La marée monte et la passerelle, appuyée sur le pont, devient une forte rampe...

*
* * *

Le chargement est terminé.

Une foule, qui s'est encore épaissie, encombre le quai, attendant le signal du départ.

J'embrasse mes amis et, très ému, un peu chancelant, je monte à bord.

Alors, dans le joyeux carillon de Notre-Dame sonnant l'heure de midi, un long mugissement, lugubre comme un appel de détresse, s'échappe du paquebot et se délaye dans tout le port.

— Larguez !

Et le navire se détache, gagne lentement le large du fleuve dans les clameurs pathétiques du rivage :

— Adieu, adieu !

II

Nous étions déjà bien loin. Embossé dans mon caban, j'errais sur le pont depuis des heures sans que personne prît garde à moi et daignât seulement m'honorer d'un regard de défiance.

Tant d'indifférence, surtout de la part des hommes de l'équipage, n'était pas pour me conforter le cœur. De surcroît, une faim terrible hurlait dans mon estomac ; je n'avais bu qu'une tasse de café, à sept heures du matin et ne m'étais precautiononné d'aucune provision.

Adossé contre la dunette, je regardais dans une sorte d'hébétude le mouve-

ment du fleuve en suçant une vieille pastille de menthe toute souillée et pelucheuse que je venais de retrouver au fond d'une poche, quand on toucha mon épaule.

Saisi, je levai les yeux : le *second* était près de moi.

— Monsieur, dit-il courtoisement, ayez l'obligeance de m'accompagner ; le capitaine vous attend...

Je pousse un grand soupir. Enfin, mon sort va se décider.

L'officier me conduit vers le gaillard d'avant et nous entrons tous deux dans une vaste cabine de la superstructure.

Le premier objet qui frappe mon regard, c'est, suspendue au plafond, une jolie cage où chante éperdûment un petit oiseau jaune. Puis, je vois un homme, jeune encore, en redingote galonnée, étendu sur un confortable divan, une main pianotant le velours cramoisi, l'autre main tenant en l'air

un cigare, dont la fumée monte avec un parfum.

Figure sanguine, pleine de bonne humeur.

Le commandant ! Et ma vision troublante du loup de mer s'évanouit.

Au milieu de la chambrette, près d'une table couverte d'un tapis bleu où rampe le long serpent vert d'un porte-voix, un petit homme se tient debout, doré comme une image d'Epinal, et qui continue de lire à haute voix, en anglais, un long mémoire, sans que mon arrivée lui donne la moindre surprise.

J'ai le temps d'examiner la cabine.

Les cloisons se divisent en panneaux festonnés, ornés de peintures. C'est d'abord le portrait du capitaine, puis une plage remplie de barques échouées, un grand trois-mâts penché, toutes voiles dehors, sur des flots glauques ; et puis encore, sur une grève pleine d'orage, une miss romantique, dont

cheveux, rubans et jupes flottent devant elle sous la rafale.

La jolie cabine !

Mais le petit homme a terminé sa lecture : d'un geste solennel, il tend le papier à l'officier qui m'a amené.

— *Very well, doctor !* s'écrie le capitaine. Et s'adressant à moi, sans changer d'attitude :

— Ah ! c'est vous, Monsieur. Il paraît que nous sommes avocat ?

— Oui, capitaine, avocat stagiaire.

— Et vous désirez être mousse ?

— Oui, capitaine.

Il éclate de rire. Je suis sauvé. Toutefois, je demeure impassible et sans paraître deviner une faveur imminente : je veux qu'on me croie ancré dans ma résolution.

— Capitaine, dis-je enfin, je suis assez dégourdi. J'ai remporté de nombreux prix de gymnastique à *Louis-le-Grand...*

Et je deviens verbeux de tout l'espoir

qui m'entre dans l'âme. On n'avait qu'à m'essayer ; j'étais prêt, je monterais dans les huniers, voire sur le *top* du grand mât !

Cette fois, le capitaine rit plus fort et le *second* l'imita avec discrétion.

— Je vois ce que c'est, dit alors le petit *doctor* avec flegme, le gentleman veut faire comme Edmond Picard !

— C'est cela même ! applaudit le capitaine.

Et sa gaîté redouble. Enfin, quand son ventre s'est apaisé :

— Hé, Monsieur, voilà une vocation à laquelle je refuse de croire... Allons, la cause est entendue, comme vous dites au Palais... Ah, ah ! Je vous place dans les écritures ; vous aiderez le comptable, vous serez son « stagiaire ». Ah, ah, ah ! Que l'on conduise ce *young fellow* chez Mr. Evans !

Je remercie, je salue et le *second* m'emmène pour m'introduire auprès

du *chief-clerk*, qui m'accueille avec bienveillance.

C'est un vieil homme très maigre et voûté, aux rides malicieuses comme celles de Voltaire.

— Ainsi, vous venez m'aider, jeune homme? Tant mieux, tant mieux ! Voulez-vous commencer votre tâche tout de suite ?

— Mais volontiers...

— Eh bien, aidez-moi donc à griller ce paquet de Maryland...

Je roule une cigarette. Mais à peine l'ai-je portée à mes lèvres qu'un vertige me prend et je m'affaisse dans les bras de mon nouveau patron. Des larmes coulent sur mes joues :

— J'ai faim ! soupiré-je, comme le petit Savoyard...

III

Nous avons doublé les *Scilly points* depuis deux jours et déjà le *Pennland* était loin dans l'Océan.

Il marchait droit et solide au milieu d'une houle glauque veinée d'écume, quand s'éleva un joli vent nord-est qui rebroussa la rousse chevelure des cheminées et la souffla impérieusement devant le steamer. Tout de suite, le quarter-master siffla la manœuvre et les matelots s'élancèrent aux cordages. Comme ils amenaient les huniers, le navire plia gracieusement sur babord et, tout joyeux de sa toile bigarrée par le soleil et l'ombre, il accéléra sa course.

Le dernier loch avait marqué 15 nœuds et nous filions d'une belle allure. Soudain, l'hélice stoppa et un grand silence tomba sur le pont.

Un accident était arrivé à l'arbre de couche.

Le navire perdit sa vitesse, s'alentit et ne marcha plus que doucement, appuyé sur ses voiles.

Cependant les émigrants, surpris de ne plus sentir la trépidation des machines, sortaient de leurs tanières et se répandaient sur le pont ; des femmes au pâle visage terrifié interrogeaient les matelots qui haussaient les épaules...

A ce moment, un koff hollandais passait à tribord. Il nous salua et l'un de ses hommes, perché sur la hune, poussa par deux fois une exclamation de stentor. Aussitôt, notre capitaine escalada la passerelle et, embouchant le porte-voix, lança par-dessus les flots :

— *Twenty four, twenty six ! Good hope friends !*

Puis il continua de fumer son cigare en causant avec des *engineers*. Une attitude si tranquille ne pouvait marquer un péril extrême. Toute crainte s'évanouit. Les émigrants rassurés regagnèrent l'entrepont. Aussi bien, la mer devenait dure et nous commencions à piquer dans la vague, encore que les focs eussent été cargués.

Je me dirigeais vers l'arrière d'un pas savant et bien appuyé de vieux marin, quand j'aperçus un jeune homme et une jeune fille que je n'avais pas encore remarqués, malgré nos trois jours de navigation, parmi les six cents émigrants que portait l'immense paquebot. Ils se tenaient accoudés sur le plat bord d'arrière et suivaient d'un long et triste regard le koff hollandais que nous avions rencontré et qui s'en retournait, plein d'ailes, vers la douce Europe, déjà si lointaine...

*
* * *

Lui, c'était un grand diable très maigre, emmanché d'un cou si long qu'une épaisse écharpe, nouée double, ne le couvrait point tout entier et semblait une greffe sur un jeune tronc. La figure était petite, osseuse, mais d'une expression très douce à cause des beaux yeux purs, humides de bonté, comme ceux des chiens. Sous sa toque de taupe à oreillettes, sortaient des cheveux roux englués qui moulaient sa nuque.

Il portait un veston verdâtre très court, ce qui l'amaigrissait davantage encore en laissant voir des jambes infinissables — grêles et longues comme des pattes de flamant — et autour desquelles le pantalon très étroit parvenait à flotter quand même !

La jeune fille, de taille moyenne, était dans la première fleur de jeunesse. Son buste svelte commençait à peine de s'épanouir en gracieuses rondeurs. Sur sa tête vive et charmante, était posé un petit châle de laine violette que, d'une main, elle tenait serré sous le menton.

Appuyée sur le garde-fou, elle fermait par moment les yeux, chiffonnait sa figure dans une jolie moue de résistance à l'âpre vent qui affolait des mèches blondes sur son front.

Ils ne parlaient pas en face du beau spectacle des grandes vagues, mais parfois le garçon regardait sa compagne avec tendresse et souriait tristement lorsque, passant le bras autour de sa taille pour la soutenir dans les bonds du navire, elle repoussait vivement son aide empressée ; et dans ce geste, je devinais toute la petite impatience de la simple amitié fâchée d'inspirer un sincère amour, et bien résolue sans doute à ne l'agréer jamais...

Je fus subitement attendri : je voyais l'âme douloureuse du pâle escogriffe ; j'entendais le soupir, la plaintive romance de « son pauvre cœur ».

Je m'absorbais en ma compassion quand les jeunes gens tournèrent les yeux vers moi et me dévisagèrent avec

surprise. Mais à ce moment la sirène poussa un long cri ; une subite et forte trépidation s'empara du navire. La machine s'était remise en marche. L'hélice gonflait l'eau, la battait à la neige. La jeune fille poussa une exclamation et se pencha gaiement pour voir le jeu des bouillons qui prenaient les froides et profondes teintes de l'aiguemarine. Parfois l'hélice s'élançait hors de la vague comme un marsouin, tournait au-dessus des flots pour s'y replonger après une violente secousse de dislocation dans tout le bâtiment.

La mer s'encolérait peu à peu et donnait de la tangué. Furieuse, elle jetait sur le pont des paquets d'écume qui s'éparpillaient en flocons fous. Dans le ciel galopaient de vilains nuages. Le vent, plein de sautes, et le roulis faisaient claquer la toile, tendaient et retendaient les boulines sous le sifflement des hauts cordages. De brusques coups de soleil faisaient des éclairs. Une terrible pluie

s'abattit sur le pont. Tout devint gris, fumeux. Les passagers s'enfuyaient.

Alors le jeune homme saisit le bras de sa compagne qui, cette fois, ne fit aucune résistance. Comme ils passaient près de moi, le roulis les projeta brutalement contre la dunette. Je m'étais élancé ; mais déjà ils avaient repris l'équilibre. Tous deux me regardèrent en souriant et je tendis les bras, offrant mon secours : ils firent un signe de timide refus et, se traînant avec prudence, tâtonnant les cloisons comme des aveugles, ils gagnèrent l'escalier pour disparaître dans le *steerage*.

Le navire bourlingua tout l'après-midi. La mer ne s'apaisa que vers le soir.

IV

Cinq heures du matin. Un brouillard rose, lumineux, flotte sur la mer calmée.

Déjà quelques émigrants, torse nu, se savonnent bruyamment au-dessus de la grande cuve commune. J'écoute leurs gais propos quand je vois sortir de l'entrepont la jeune fille au châle violet. Elle s'avance vivement, une cruche à la main ; tout à coup, elle aperçoit les hommes, dévêtus jusqu'à la ceinture, qui s'ébrouent, reniflant comme des phoques, s'envoyant de larges claques mouillées dans le dos.

Elle s'arrête stupéfaite ; puis, brusquement, elle rebrousse chemin. Mais

je bondis au devant d'elle et m'emparant de sa petite cruche :

— Attendez, Mademoiselle ! j'irai chercher de l'eau pour vous.

Je cours au grand réservoir. Dans l'entretemps, la jeune émigrante, les mains sur le bordage, regarde cette mousseline radieuse qui couvre la mer. Je reviens auprès d'elle et, sans qu'elle se doute de ma présence, je la contemple longuement.

Elle tressaille quand je parle :

— Voici de la véritable eau de pluie, ménagez-la bien, Mademoiselle ; ici, c'est une chose très précieuse...

Elle reçoit la cruchette en souriant et fixe sur moi son regard gai et bleu. Elle hésite certainement à m'adresser la parole. Tout à coup, elle se sauve en disant :

— *Danke schön !*

A ces mots, je deviens triste. Elle est Allemande ! Et je connais à peine quelques mots tudesques ! Adieu le doux

flirt, et toutes les subtiles paroles de la tendresse naissante...

Elle ne me comprendra jamais !

Je tombe dans un gros spleen ; à la pensée qu'il faut encore huit interminables jours de navigation avant d'atteindre New-York, j'éprouve une angoisse affreuse. Et vraiment, je crois bien que je vais fondre en larmes, lorsque je me rappelle à propos comme je « blaguais » naguère ces pauvres héros de George Sand qui sanglotent tout le temps, pendant trois cents pages, ni plus ni moins que des femmes...

*
* *

Le brouillard s'est dissipé et le soleil brille maintenant sur les flots aux sourires innombrables.

Tout le monde est réveillé à bord ; le navire a repris sa vie bruyante.

Les émigrants apparaissent sur le pont. Des gamins et des gamines commencent des parties de cache-cache, se

poursuivent, sautent par-dessus les amas de cordages et les bâches. Les pauvres femmes les regardent tendrement. Elles sont moins pâles, frissonnent de bien-être à la tiède matinée.

La douce chaleur revient dans leurs os de convalescentes ; la mer a fini de les torturer. Le canari du capitaine trille éperdument dans sa jolie cage accrochée à une vergue ; des géraniums, des lauriers-roses, posés sur la passerelle sourient de toutes leurs fleurs.

C'est le premier beau jour.

Sur le haut tillac, entre les six grosses chaloupes de sauvetage suspendues aux bossoirs, se promènent des gentlemen armés de longues vues, des dames et des fillettes coiffées de paille fine, la figure entourée du voile de gaze qui protège contre la patine de la mer.

Parfois ces gens s'arrêtent, s'accourent sur les appuis et regardent, comme du haut d'une fosse aux ours, les

émigrants, ces étranges bêtes qui vivent au-dessous d'eux.

Des petits garçons font la roue sous leurs yeux, se renversent sur la tête ; des hommes s'approchent aussi de l'échelle et jouent de l'harmonica. Après une chanson, ils tendent leur chapeau rapé, et il arrive qu'on y jette une piécette pour la peine...

*
* *

Dans les villes, dans les grandes agglomérations d'hommes, les riches et les pauvres passent, se coudoient sans que le contraste de leurs habits, de leur visage, excite la moindre surprise. Là, on n'a peut-être plus le temps de s'étonner de l'injustice de la terre : les opulents et les misérables vont, viennent, s'enfoncent, se mêlent dans la foule affairée ; le regard ne cherche point à les rassembler en des groupes précis et ne s'absorbe point d'ailleurs dans un spectacle dont l'accoutumance a depuis

longtemps détruit l'intérêt et en quelque sorte rompu les violentes disparates.

Mais ici, sur ce paquebot énorme et pourtant si petit, l'opposition éclatait avec véhémence. Et ce fut chez moi une continuelle stupeur de voir une quarantaine de riches vivre pendant quatorze jours sur un espace de quelques mètres carrés, sans défiance ni peur, au-dessus du grouillement de six cents bougres !

Tant de privilèges, une telle commodité de vie à côté d'une telle infortune, cela ne devait-il pas finir par exciter la convoitise, la révolte ?

Les uns couchaient en de spacieuses cabines. Ils se promenaient sur un pont réservé. Ils dînaient dans une chambre fastueuse, servis par des garçons en gants blancs qui, au commandement des stewarts, s'avançaient comme dans les contes de fées, portant les plats exquis et fumants, des poissons rares, des viandes superbes, des plum-puddings *to order* !

Et les autres...

Ils dormaient dans un dortoir fétide ; ils mangeaient des morceaux de bœuf salé ou des harengs qu'on extrayait d'un trou profond avec des seaux et qu'on leur jetait deux fois par jour comme à des bêtes goulues — des otaries de jardin zoologique !

Ah ! comme alors j'ai souhaité souvent d'être un puissant magicien pour changer du simple toucher de ma baguette le répugnant brouet en nourriture succulente et la chair raffinée du dining-room en un ragoût plein d'os et plein d'ail !

Quel rempart invisible protégeait donc les heureux contre la coalition des déshérités ?

La nuit, je faisais des songes absurdes.

Je rêvais insurrection, bataille : les six cents émigrants s'emparaient des passagers de la première classe et les jetaient aux rats féroces de la cale !

*
* *

Journée radieuse. Le navire glisse gaiement au milieu des facettes de la mer, sans le moindre roulis, comme dans une sorte d'immobile rapidité.

Les émigrants se sont installés sur le pont. Les hommes jouent aux cartes tandis que les femmes cousent, ravaudent et babillent entre elles.

Mes protégés sont assis en face l'un de l'autre à l'arrière, contre la chambre du gouvernail de fortune. Le garçon lit d'une voix sourde dans un petit livre : la jeune fille écoute en tricotant avec agilité une écharpe violette.

Parfois elle arrête ses grandes aiguilles de bois et contemple la mer éclatante, tandis que le jeune homme interrompt sa lecture pour regarder son amie.

Elle demeure pensive ; pour la première fois, je la vois nu-tête. Ses cheveux blonds dénoués, ses joues fraîches, ses yeux limpides, ombragés de longs cils, ses lèvres vives empreignent toute la figure de suavité.

Comme elle relève ses aiguilles, nos regards se croisent.

Elle sourit imperceptiblement et tout de suite se penche sur ses mailles.

Elle a reconnu son porteur d'eau !

Dans ma joie, j'arpente le pont, songeant avec ferveur à quelque nouvelle et soudaine Pentecôte qui me ferait don de tous les idiomes germaniques quand ma petite exaltation tombe à la vue d'un odieux spectacle.

Sur la passerelle, un gentleman, un jeune bellâtre, obéissant peut-être au caprice d'une femme, ou simplement désireux de faire une prouesse, épaule un fusil pour ajuster des mouettes qui planent confiantes et joyeuses au-dessus du navire.

Le coup part : une mouette choisit dans la mer. Aussitôt on lance des harpons pour l'amener à bord, mais elle s'éloigne emportée par un courant et bientôt se perd dans le miroitement des flots. Cependant le meurtrier stupide

s'excuse, gesticule au milieu des ladies qui le raillent de sa malechance.

Tant pis, je deviens féroce. Je souhaite à celui-là que sa carabine lui éclate un jour dans les mains et le défigure pour jamais !

V

Après le grand lunch de sept heures, je suis allé comme d'habitude rendre visite à mon ami le *baker*, dans le fournil.

C'est un gros homme, un Anglais, au visage fleuri, jovial. Pâtissier sans pareil, il sait toutes les pâtes et toutes les crèmes. De bonne heure, dès l'adolescence, il s'est échappé de l'exclusive confection des plum-puddings où s'entêtent et meurent ses confrères. Je reste sous le charme quand il me dit l'histoire de tous les « pies » qu'il a déjà inventés...

J'ai toujours considéré les gâteaux — les secs aussi bien que les autres — et tous les avatars du sucre, comme des

choses primordiales, des facteurs essentiels, à tel point que le reste sur la terre m'a souvent paru du remplissage — du moins quand j'étais petit !

Vive le sucre ! Il calme les élancements de la tristesse ; c'est l'antidote du spleen. Je me rappelle comme jadis, au temps de ma rude captivité de lycéen, le chocolat, les confitures et les gros bâtons d'orge d'un sou m'ont consolé et raffermi l'âme en dérive. Le sucre m'a sauvé du suicide...

C'est une histoire émouvante.

Une nuit que je n'en pouvais plus de chagrin, j'attendis le passage du veilleur. Quand, sinistre comme un geôlier avec ses clefs et sa lanterne sourde suspendues à sa large ceinture de cuir, il eut traversé le dortoir d'un pas pesant, étouffé sous ses chaussons de feutre, je résolus d'en finir et de m'ouvrir la veine, comme dans une version latine.

Aussitôt, je me dresse sur mon lit et regarde autour de moi : mes condis-

ciplés dorment profondément, et là-bas, derrière ses rideaux, le pion ronfle à gorge déployée. Tout est bien, je peux mourir à l'aise, personne ne me dérangera. Vite, je cherche mon canif dans les basques de ma tunique étendue sur mes pieds en guise d'édredon. Ma main rencontre un objet dur et rond comme un calot de stuc ; je le saisis et, à la triste lueur de la lampe, je reconnais avec étonnement un vieux fruit confit oublié, un *chinois* que les *minnekes* de ma poche avaient coiffé d'une perruque bizarre. D'abord je tourne et retourne ce chinois saugrenu comme un singe qui saquebute une noix : sans doute, quelque vieux souvenir de la Saint-Charlemagne, pensais-je. Mais non, je me rappelais à présent, c'était Gauria, l'auvergnat, fils d'un grand confiseur de Clermont-Ferrand qui me l'avait donné en échange d'un sale timbre belge !

Enfin, je me décide à goûter ce fruit mort et velu ; je le rase, je le découpe

en fines tranches avec la grosse lame de mon canif. Une révélation, ce chinois ! Il n'était pas pétrifié tout entier : le cœur gardait une crème délicieuse, bonifiée par l'âge ! Je le suçai avec extase, si bien que je retombai doucement sur mon boudin.

Et je fis un rêve magnifique : je dirigeais l'usine du père Gauria !

On comprend mieux maintenant pourquoi j'éprouvai tout de suite une grande sympathie pour le pâtissier du *Pennland*, qui ne fut pas long d'ailleurs à me payer de retour. J'étais un vrai palais de touche pour cet homme ; et puis, j'avais su le flatter par des éloges délicats. Il fut surtout très sensible à l'admiration que je lui marquais quand il s'essayait à la prononciation de certains mots français. Je l'assurais qu'il avait surpris l'accent véritable ; j'allai même jusqu'à prétendre, en dépit de ses petits haussements incrédules, qu'il parlerait français couramment à notre retour

à Anvers, pour peu qu'il me permît de venir échanger avec lui quelques impressions faciles, le soir, après la cuisson de ses gâteaux et de ses huit cents pains !

Il accueillit l'idée de ces leçons avec enthousiasme et mes poches se remplirent aussitôt de cakes et de petits fours.

A partir de ce moment, je devins très populaire à bord. On devina que l'amitié d'un homme puissant s'épanchait sur moi et l'on ne cessa plus de me sourire avec bienveillance. De fait, à certaines heures, mes poches gonflées comme des outres, débordaient de figues, de raisins, d'amandes, de pruneaux, de chocolat et de gâteaux parfaitement assortis.

Je fus particulièrement adoré des petits garçons et des petites filles sur qui je versais mes bienfaits à profusion.

Car ç'a été pour eux qu'il me plut de manquer constamment de distinction en fourrant toujours dans mes poches mon dessert et même un peu celui des

autres — celui des passagers de la première classe !

Oui j'ai dérobé... Demandez plutôt à la petite Eva Linnet, qui le sait mieux que personne, car c'était ma recéleuse préférée. Elle avait six ans. Elle grimait sur mes genoux et m'apprenait des mots anglais très difficiles. Où est-elle maintenant cette fauvette dont l'exquise figure, la voix et les gestes charmants amenaient un sourire sur les plus sombres visages...

Or, ce soir-là, je trouvai le *baker* occupé au raclage d'une grande forme noire où adhéraient encore des reliefs de pâte rousse et de croûte carbonisée.

Dans l'affreux tapage, j'énonçai lentement quelques réflexions sur la température et sur la beauté de la mer ; sans interrompre son fracas, mon ami les répétait avec peine, mettant un éclat de rire entre chaque mot. Décidément, le gaillard ne faisait aucun progrès, mais

ses cakes délicieux entretenaient ma patience.

— Très bien ! m'écriai-je en simulant une vive satisfaction.

Il s'excusait, toujours grattant ; mais je n'en voulais pas démordre : il était vraiment un très bon élève. De ce train-là, il allait tantôt savoir le français en arrivant à New-York !

Cependant la forme se nettoyait ; l'homme ne raclait plus que mollement et bientôt il ne racla plus. Je pousse un soupir d'aise. Alors mon ami dépose son couteau et, m'adressant un ironique clin-d'œil, ouvre furtivement une petite armoire. Il en retire trois grandes portions d'un gâteau dit « pâte de Vienne » et me les offre avec bonté.

— Oh c'est trop, c'est trop ! fais-je en les coulant dans mes vastes poches. A demain, my friend !

Et je m'échappe sans en dire davantage, tant j'ai peur de froisser cet

homme délicat par de trop longues effusions de gratitude.

*
* *

Quand j'arrive à l'arrière, je suis assailli par une volée de marmots qui tendent vers moi des pattes très noires, quêteuses comme de petites trompes.

Non loin de moi, la jeune Allemande me regarde en souriant. Et lui, toujours lui, se tient près d'elle, pâle et triste comme de coutume.

Alors une grande audace s'empare de moi. Je m'avance et présente mes gâteaux à la jeune fille :

— *Fräulein*, voulez-vous pas les partager, vous-même ?

Elle se recule involontairement et rougit. Oh non ! fait-elle de la tête. Mais comme je reste là, décontenancé, vivement elle se ravise et accepte mon timide cadeau.

— *Danke schön*, dit-elle d'une voix

douce, tandis que son compagnon me considère avec surprise.

Déjà, autour d'elle, sautent les petits enfants, qui s'efforcent de saisir les friandises que tour à tour elle lève et abaisse en manière de jeu, avant de commencer la distribution.

VI

Le soleil a fermé son éventail de rayons pour s'enfoncer dans l'océan.

Une poussière mauve s'étend sur l'horizon.

Toutes les lueurs s'amortissent par degré sous les voiles sans cesse plus épais du crépuscule.

On hisse les fanaux. Le navire glisse maintenant entre de petites lames sombres aux éclairs métalliques.

Sur le pont, les voix s'apaisent, se fondent en harmonieux murmures.

Perchés dans les haubans, les matelots fument silencieusement leurs courtes pipes. Devant la cabine du *second*, un groupe d'officiers et d'engineers causent

à mi-voix dans l'odorant nuage des cigares.

En face de la cuisine, le maître-queux et son aide, blancs tous deux, les bras croisés sur la poitrine, regardent la mer dans l'attitude hautaine de Childe Harold.

Seul, le haut pont reste animé. Là se promène le galant *captain* au milieu de ses ladies, tandis que l'attentif timonier, les yeux rivés à la grande boussole, fait lentement tourner le volant cornu du gouvernail.

Cependant l'ombre s'épaissit et les premières étoiles s'allument au ciel.

La nuit s'éveille. Sortis de leurs tanières, les émigrants hument la délicieuse fraîcheur du soir ; femmes et jeunes filles sont assises sur les bâches et les rouleaux de câbles ; les hommes se tiennent debout, adossés au bastin-gage.

Tout ce monde est silencieux. Soudain, un harmonica hocquète une brève

ritournelle et voilà que nos lamentables passagers entonnent un lied populaire de la vieille Allemagne. C'est un chant doux et plaintif, comme une floraison des mélancolies qu'ils ont couvées tout le jour. Rien de si émouvant.

L'hymne s'éteint sur une note grave. Alors une voix pure, vibrante, s'élance dans la nuit magnifique...

Le cœur me cogne à grands coups dans la poitrine. Doucement, je m'avance vers les chanteurs et découvre enfin la soliste. Elle trône sur des cordages. Je ne distingue pas ses traits, mais je reconnais le châle de pâle laine qui recouvre ses cheveux et dégage dans l'ombre comme une vague lueur.

C'est Elle !

Et j'écoute, frémissant, pénétré d'admiration.

Hélas, la cloche sonne bruyamment la retraite. Neuf heures ! Les émigrants doivent regagner l'entrepont.

Quand Elle passe devant moi, je m'incline...

Est-ce qu'elle m'a vu? Ou feignit-elle ne pas me voir?

^{}
* *

Je demeure longtemps soucieux. Et puis, à la pensée qu'elle me tendra demain sa cruchette, le doux espoir des romances dissipe mes *low spirits*.

J'allume un cigare et commence ma promenade du soir.

Parfois, je m'arrête à l'avant pour contempler dans le ciel pur une petite constellation — un Y brodé sur l'azur sombre, que j'aime depuis mon enfance entre toutes les étoiles. Et je l'invoque ardemment afin qu'un jour elle exauce les chers vœux que je forme dans le secret de mon cœur attendri.

Maintenant, le pont est plein de solitude ; au-dessus des pulsations du compound, je n'entends que le grincement intermittent de la chaîne de trans-

mission qui rampe le long du bordage sous l'action de la barre.

Peu à peu, le souvenir de la chanteuse s'amointrit, me quitte.

Alors je m'enivre de silence et d'espace ; mes pensées s'exaltent. J'évoque les périples fameux. Je vis les grandes épopées maritimes et je suis près de devenir un roi des mers, un découvreur de mondes, quand le bruit des vidanges dégorgeant d'un égout et tombant avec fracas dans la mer, arrête l'essor de mes chimères héroïques.

Je reprends mon errance. En passant sous les chalcupes, j'entends une musique dont les sons arrivent confus, ouatés, par les hublots entr'ouverts du *saloon*. Je regarde par les lucarnes, et vois les riches passagers réunis autour d'une jeune lady en robe blanche, qui martèle un piano, tandis que, placé à sa droite, un jeune homme aux cheveux lustrés scie un gros violoncelle, en découvrant de splendides manchettes.

Je tends mes oreilles pour ouïr le concert de ces virtuoses. Ils jouent la valse de l'*Etudiant pauvre* !

Je m'éloigne sans vouloir écouter davantage. Le beau *lied* des émigrants vibre encore dans mon cœur, et j'admire comme ce ramas de malheureux ployés sous les peines l'emporte par le sentiment et la grâce sur ces riches, qui ne trouvent que de vulgaires chansons d'opérettes pour adoucir l'ennui de leur élégante captivité.

De nouveau, je déplore l'injuste servitude de mes amis, et le regard perdu au milieu des constellations du ciel, je me souviens des lamentations du poète :

— La liberté et l'égalité ! on ne les trouve pas ici-bas, ni même là-haut. Ces étoiles ne sont pas égales : l'une est plus grosse et plus brillante que l'autre : aucune ne marche en liberté : toutes obéissent à des lois prescrites, à des lois de fer. L'esclavage est dans le ciel comme sur la terre...

Fatalité, résignation, j'aboutis à ces mots décevants. Et pourtant, sous mes pieds, il me semble entendre gémir les miséreux, entassés sur les étroits rayons d'une armoire obscure où s'accumulent les lourds, les écoeurants effluves humains...

Moi, je me résigne.

Parbleu, je continue de humer l'air pur et de rêver délicieusement dans le silence élargi d'une nuit sublime !

VII

Mister Pimley est un docteur singulier. Un petit homme grisonnant, trapu comme un Lapon, souple et prompt comme un clown. A cinq heures du matin il jaillit sur le pont ; et tout de suite il va aux émigrants qui, torse nu, marsouinent au-dessus de la cuve commune.

En passant derrière eux, il les claque sur le dos furtivement et des querelles comiques éclatent parmi ces misérables. Alors, avec l'une de ses voix de ventriloque, il jette dans la dispute quelques invectives savantes. Les torses s'empourprent, se renversent déjà boxeuse-

ment, quand il intervient, les sourcils froncés et commande la paix.

Pourtant il ne rit jamais : sa face est comme un rigide masque de gravité, fourvoyé dans les blagues d'une perpétuelle bonne humeur.

*
* *

Il parlait avec une volubilité vertigineuse, torrentielle. Jamais je ne parvins à comprendre son *américain* interjectif, roulant, bondissant, rempli de mots ricochants. D'abord, je partais cramponné à ses phrases ; mais bientôt elles s'accéléraient, prenaient une telle vitesse que j'étais projeté loin d'elles, dans la secousse de leurs tournants brusques, dans les sauts imprévus des contractions !

Quant à sa science, elle me parut extraordinairement synthétique. Il avait composé un remède unique qui les contenait tous, résumait la médecine des anciens et des modernes.

C'était une pilule universelle, allopathique et homéopathique tout à la fois, une semence qui, plantée avec soin, eût fait éclore une pharmacie complète.

Et le *doctor* n'était point chiche de ses pois ! Dès l'aube, il les jetait aux émigrants par poignées comme du maïs aux pigeons. Ils tintaient gaiement dans les poches profondes de sa redingote galonnée, et souvent ils en débordaient sans qu'il y prît garde, rebondissaient sur le pont comme ces perles qui tombaient de l'habit de Buckingham.

Parfois, mettant son poing sous le nez des pauvres diables : « Pair ou impair », disait-il, et brusquement il versait une poignée de pilules dans leurs paumes.

Ainsi semées, vulgarisées, elles n'effrayaient plus personne.

Enfin, elles étaient grises pour les émigrants, argentées pour les passagers de la seconde classe et dorées pour les snobs du tillac.

Mais chez ce praticien surprenant, rien n'égalait le diagnostic.

Mandé auprès d'un passager souffrant, il suffisait qu'il flairât une seconde, par la porte entre-bâillée, l'air de la cabine ou même l'air ambiant : il savait la maladie. Vite il lançait sur elle une, deux, trois pilules. C'en était fait : elle était tuée comme par des balles.

Il n'y eut pas un seul décès à bord. Il y eut trois naissances !

* * *

Dès qu'il paraissait sur le pont, un sourire éclairait les plus sombres figures. C'était le vainqueur du spleen, la joie, la perpétuelle distraction de l'équipage qu'il étourdissait de ses gambades, de ses lazzi de paillasse.

Le soir, dans l'air dormant et rose, quand le merveilleux spectacle de l'Océan et du ciel retenait un moment rêveur, même jusqu'au garçon sorti de l'écouille pour verser les immondices

dans la mer, Mr. Pimley s'élançait sur le toit de la cale et faisait l'homme serpent au milieu des émigrants assemblés. Il savait tordre son corps, lier, mêler, enchevêtrer tous ses membres si bien qu'il devenait un véritable nœud. Après quoi, il se démêlait et, passant à des exercices plus intellectuels, improvisait une farce, des dialogues, des trialogues avec ses multiples voix de ventriloque.

Et les tristes émigrants riaient pardessus leurs peines.

*
* * *

Il les aimait ces misérables. Ses pitreries étaient l'aumône de sa pitié charmante et discrète.

Parmi tous, un pauvre garçon émouvait son âme malicieuse. C'était un grand diable maigre, jeune encore, mais dont la figure émaciée, vieillie, disait une longue souffrance. Ses pommettes pointaient sous la peau. Dans les fosses

des joues, sur le menton aigu poussait une barbe rare, rousse, toujours souillée de saumure et de jus de cavendish. Les prunelles gonflées s'élançaient hors des orbites et semblaient sans regards.

Tout le jour, il errait sur le pont, serrant contre sa poitrine un harmonica au soufflet tendu mais muet.

C'était un dément silencieux, contemplatif. Il ne parlait à personne, sinon parfois au docteur qui le réchauffait dans sa cabine d'un coup de *gin*. Quant aux émigrants, il leur inspirait une vague inquiétude, ce qui le débarrassait de leur familiarité et même de leur raillerie.

Pendant le jour, il ne jouait jamais de son instrument : il semblait composer en dedans, s'inspirait de la mer et du ciel. Mais le soir venu, aux premières grisailles du crépuscule, il allait s'asseoir, fatigué d'errer, sur des cordages, et, dans la flâne de l'équipage, quand le joli pétilllement des mousses de l'hélice se

détachait plus joyeux, plus perlé sur le ronflement des fortes machines, il commençait à faire miauler le vieil accordéon, dont les plaintes, peu à peu, s'élevaient si étranges, si sanglotantes qu'elles poignaient l'âme de tous d'une infinie tristesse.

Et les snobs et les ladies descendaient du haut-pont par la raide échelle de fer pour venir écouter cet Orphée mystérieux, posé sur une nef à vapeur !

* * *

Mais après quelques jours de navigation, une fièvre extraordinaire s'empara tout à coup du pauvre artiste. Lui, toujours si tranquille, et dont personne ne connaissait la voix, il parlait maintenant avec force, gesticulait, faisait de grandes enjambées sur le pont comme un témoin qui mesure le terrain. Parfois il allait à l'avant s'accouder sur le beaupré et là, longuement, il regardait l'horizon dans ses mains roulées en forme de lunette.

— La terre : s'écriait-il en délire, où est la terre ?

Un soir, le docteur, qui l'observait avec curiosité, lui dit à brûle-pourpoint :

— Tu cherches la terre, my fellow ! Eh bien, tu la verras demain avant tous les autres ; je te le promets.

— Je veux voir la terre, répéta le bonhomme. Je le veux ! Oh, la terre, la terre !

La peur d'une navigation éternelle hantait ce cerveau détraqué.

Le lendemain matin, Mr. Pimley s'approcha du musicien et lui dit :

— Maintenant, boy, je vais te faire voir la terre.

Il lui prit les mains et les éleva jusqu'à la hauteur de ses yeux.

— Eh bien, la vois-tu la terre, à présent ! s'écria le docteur en lançant une œillade au public.

Le pauvre fou tendait ses yeux si fort qu'ils semblaient montés sur pédoncules.

— Non, dit-il enfin, je ne la vois point !

— Eh bien, et ça ? fit Mr. Pimley en touchant ses longs ongles noirs, encore tout remplis de terre natale...

VIII

Des jours suivirent, pareils, inondés de lumière ; le soleil dardait à plomb sur le tendelet et faisait dessus la *high deck* s'épanouir les ombrelles et les toilettes claires. Dans l'atmosphère brûlante, sans souffle, la fumée du steamer stagnait pendant de longues heures, s'étirant jusqu'au fond de l'horizon.

Des compagnies de marsouins nous faisaient cortège. Ils jaillissaient de la mer, semblables à de gros obus noirs, décrivaient une courte parabole et piquaient en reniflant dans le flot. C'était une grande distraction.

Un soir, la vigie annonça un voilier — un événement ! — car nous n'avions

plus rencontré un navire depuis huit jours.

Tous les passagers poussèrent un cri de joie et coururent aux bastingages. On eût dit des naufragés apercevant le brick libérateur.

Une demi-heure après, le *Pennland* passait à une encâblure d'une goëlette en panne, dont les cordages se dessinaient avec précision sur le ciel d'or. Rien n'était plus émouvant que ce petit bateau incrusté dans une eau si calme, si morte qu'elle le reflétait sans le plus léger tirbouchonnement de mât.

Il attendait, depuis combien de jours ! une brise pour déployer sa toile et gagner le port. Comme il devait nous regarder avec envie, nous, puissant steamer, insoucieux du vent et dont la course s'accélérait davantage encore dans la tranquillité des flots et de l'air ! Il était le symbole de la résignation, de la patience. Nous lûmes son nom sur la poupe : il s'appelait *Mystery*. Un de ses

matelots, assis sur le beaupré, fumait tranquillement sa pipe en balançant ses jambes au-dessus de l'eau. Quand nous passâmes devant lui, il agita tout à coup son béret rubanné et nous lui répondîmes par de vibrants vivats. Nous admirions la philosophie de cet homme ; nous sentions profondément le prix d'une hélice. Bientôt la goëlette s'effaça, disparut dans les ombres bleuâtres de l'arrière...

Tous les soirs, aux premières étoiles, le fou faisait miauler son harmonica ; les émigrants chantaient des *lieder* et j'écoutais en frémissant la voix de la bien-aimée.

La jolie *mädchen* m'accordait maintenant quelque attention en échange de mes soins discrets. Elle paraissait attendrie d'une constance que son invariable *danke schön* n'avait pu décourager. Souvent, il me semblait qu'elle allait parler pour épancher son cœur ému ;

mais elle se ravisait aussitôt, craignant sans doute de n'être pas comprise.

Une sympathie mélancolique était certainement entre nous.

Après la couchée, je m'attardais sur le pont, et rêvais longuement à la belle enfant, tandis que dans le ciel pur fusaient les étoiles filantes et que, sur la mer semée de pierreries, le navire glissait mystérieusement, comme un fantôme.

IX

C'est le dernier jour...

Dès l'aube, tout le monde est sur le pont. Le *Pennland* entrera dans la rade de New-York vers trois heures.

Le ciel respandit. La mer a une douce couleur d'absinthe laiteuse. Des algues sombres font serpenter leur chevelure le long des flancs du navire et de grosses bulles éclatent, pétillent continuellement à la surface de l'eau molle.

Des voiliers, des paquebots empanachés de fumées, toute une flottille de bateaux pêcheurs apparaissent au loin. On hume comme une vague odeur de boue.

Tous les yeux, enflammés, pointent sur le bas du ciel et croient déjà entrevoir, tant l'impatience illusionne les sens, les premières bandes terrestres. Mais l'Amérique reste invisible ; elle est encore bien au-delà de cette ligne bleuâtre qui borne l'horizon.

Sur le haut-pont, les passagers mènent grand bruit autour du doctor Pimley qui tient comiquement dans ses bras un joli tonnelet, cerclé de cuivre. Après un boniment du petit homme, misses et gentlemen déposent une pièce d'or sur un plateau ; puis enfonçant la main dans le tonnelet ils en retirent un mince tuyau de papier.

C'est le « jeu du pilote ». Chaque bateau du pilotage porte, tracé en chiffres immenses sur sa brigantine, un numéro d'ordre. Le passager à qui la chance réserve le numéro du bateau amenant le pilote à bord gagne toutes les mises.

Le tirage est vite terminé : l'enjeu dépasse mille francs.

Toutes les dames se précipitent aux bordages, ajustent des lorgnettes. Leur fièvre gagne les émigrants. Bientôt, il n'y a plus personne qui n'interroge anxieusement l'horizon.

Soudain un cri tombe de la hune.

— *He comes !*

C'est une bousculade indescriptible.

— Le voilà, c'est lui, le pilote, le pilote !

On trépigne, on se hausse sur les pointes, tandis que les officiers sourient avec indulgence devant cette puérile frénésie qui se répète au terme de chaque voyage.

Oui, c'est le bateau-pilote. Il arrive, penché, toutes voiles dehors. Parfois, dans ses bordées, on aperçoit une tache noire dans le haut de sa brigantine ensoleillée. C'est le numéro ; mais il défie encore les plus fortes jumelles.

Des loustics crient :

— C'est dix ! Non, c'est dix-neuf !
C'est vingt-quatre !

Le voilier grandit. On se met à interpeller la vigie, mais celle-ci demeure imperturbable, sa longue-vue obstinément braquée sur le petit bateau.

Tout à coup, dans un silence, elle crie :

— *Thirty three ! All right !*

Une immense clameur lui répond.

C'est une jeune miss qui gagne les enjeux !

*
* *
*

Cependant le petit bateau approche avec vitesse. C'est un cutter, coquettement gréé, d'une légèreté admirable. Ses grandes ailes le font bondir et ricocher sur le flot. Il fonce droit sur le steamer, quand tout à coup, par une belle manœuvre, il vire, s'incline vers nous comme dans un salut de bienvenue.

Puis, après une petite fantasia de voltes et virevoltes, il laisse tomber toute sa toile.

Deux hommes ont déjà sauté dans la chaloupe de remorque.

L'un s'empare des rames, tandis que l'autre reste debout, tenant un sac sous le bras. L'esquif aborde bientôt notre vaisseau.

Alors, retentissent des acclamations, des hurrahs frénétiques, quand le pilote, enjambant la rampe, tombe légèrement sur le pont et salue l'équipage.

Une émotion inexprimable s'empare des passagers ; les femmes palpitent, pleurent ! Tout le monde veut serrer la main de cet homme qui montre un visage inconnu et nous apporte les pensées de la terre.

Enfin, le capitaine vient délivrer le héros silencieux qui lui remet sa valise gonflée de journaux et de lettres.

Après quoi, se frayant à grand'peine un passage au milieu de la foule, le pilote monte sur la passerelle.

C'est un solide gaillard dont la figure

douce, fleurie d'une belle barbe blonde, contraste avec ses muscles puissants.

Quand il salue de la main les blanches voiles qui l'ont amené et que nous laissons en arrière, il semble un Lohengrin en jersey, disant adieu à son cygne aimé ! Mais il a saisi la barre : dès lors, indifférent aux rumeurs sympathiques qui ne cessent de monter jusqu'à lui, il ne s'occupe plus que de la course du navire.

*
* * *

Cependant le pont s'encombre de malles, de caisses, de paniers, de bagages de toutes sortes, autour desquels les émigrants s'agitent avec anxiété.

La circulation devient difficile. Les manœuvres provoquent la joie des enfants qui bondissent comme des chevreaux. Ils deviennent si encombrants qu'il faut les renvoyer dans l'entrepont.

Enfin, vers midi, une ligne pâle-grise

comme un lavis à l'encre de Chine, apparaît au lointain.

— *Sandy Hook* !

On se rue à l'avant. Tous, les yeux exorbités, nous crions : « *Sandy Hook* » ! sans bien savoir ce que c'est.

On entend maintenant le rugissement, le *roaring* des bouées à air qui guident les vaisseaux au milieu de la nuit et de la ouate des brouillards que nulle lumière ne saurait percer.

A de courts intervalles, d'immenses paquebots croisent le *Pennland*, qu'ils saluent de leur pavillon.

Mais la côte cendrée s'élève lentement au-dessus de la mer ; déjà l'on distingue des hautes maisons solitaires qui semblent suspendues entre le ciel et l'eau.

Tout à coup, le *Pennland* frôle une balise : c'est la première ; il vient d'embouquer le chenal.

Alors, ébloui, ivre de lumière, je descends dans le *steerage* pour reposer mes yeux. Et, justement, la petite Eva

Linnet arrive à ma rencontre, toute parée et souriante. Elle se jette dans mes bras et, longtemps, je la retiens sur mon cœur.

Je prends entre mes mains sa tête angélique, aux belles boucles blondes ; je la contemple longuement, afin que ce doux visage reste pour toujours gravé dans ma mémoire. Encore quelques heures et ce sera la séparation. Je ne la reverrai jamais ! Ah ! vrai, je ne savais pas que je l'aimais tant !

En ce moment, des clameurs se font entendre et l'entrepont résonne sous le cloutis des grosses semelles.

Le *clerk* apparaît à la porte de l'escalier et me crie :

— Monsieur, Monsieur, venez donc, voilà New-York !

D'un bond, je suis sur le tillac. Spectacle grandiose ! New-York surgit dans les lumineuses vapeurs de l'Hudson.

Cependant Mr. Evans, armé d'horribles jumelles, me nomme les monu-

ments, les hautes tours, désigne l'emplacement des principaux quartiers de la ville...

Je me sauve à l'arrière, déserté par tous et là, appuyé contre la dunette, j'admire la cité surprenante, l'Hudson immense et turbulent, plein de vaisseaux.

Un sentiment de triomphe oppresse ma poitrine. Le voyage finit dans l'apothéose attendue. Je peux maintenant braver l'ironie familiale...

Je regarde, sans me rassasier, frémissant d'orgueil, quand une femme s'approche de moi.

C'est la jolie *mädchen* que je cherche depuis ce matin. Je ne puis réprimer un geste de joyeux étonnement. Alors, d'une voix lente, pénétrée, avec un accent très pur :

— Ah, Monsieur, comme c'est beau n'est-ce pas !

A ces mots, j'écarquille les yeux et demeure stupéfait :

— Vous savez le français, Mademoiselle !

Elle sourit :

— C'est la langue que je parle de préférence.

— Vous saviez le français, vous saviez le français ! fais-je avec exaltation. Comme c'est mal à vous ! Ah, si vous aviez voulu, nous aurions été moins malheureux !

Elle secoue doucement la tête :

— C'est vrai, dit-elle, peut-être aurions-nous été moins tristes pendant quelques heures. Mais aujourd'hui, est-ce que nous ne serions pas tristes pour jamais !

Elle fixe sur moi ses clairs yeux bleus :

— Je ne suis pas Allemande, comme vous pensez, mais Luxembourgeoise. Je viens de Remich, et vais avec mon cousin dans le Kentucky, auprès d'un oncle qui veut bien nous recueillir. Nous sommes orphelins. Bientôt, je serai loin, mais, je le jure, je garderai

toujours le souvenir de vos bontés. Je vous remercie de tout mon cœur...

Je la regarde éperdu, douloureusement charmé, voulant encore entendre ses dolentes paroles qui me bouleversent l'âme de joie et d'angoisse.

Sa voix s'altère, s'entrecoupe de soupirs ; des larmes jaillissent de ses yeux :

— Et vous, dit-elle en saisissant mes mains, est-ce que vous m'oublierez ?

Alors, dans une explosion de tendresse muette et désespérée, je l'attire dans mes bras et la presse contre ma poitrine avec tout ce qu'il me reste de force...

*
* *

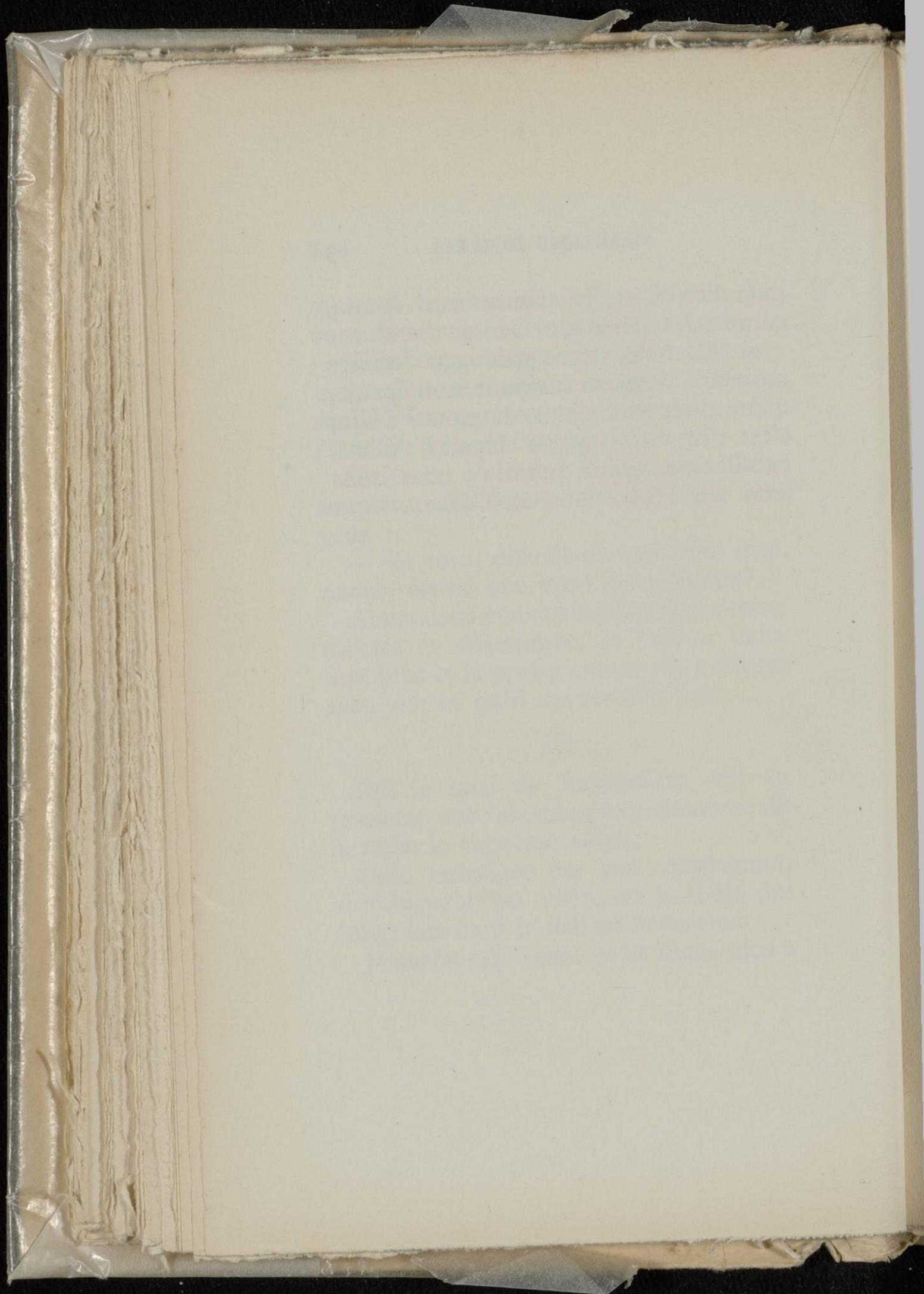
Sur le quai de Jersey-City, elle se retourne une fois encore et m'envoie de la main le suprême adieu.

Puis, entraînée par son compagnon, elle disparaît au milieu de la foule des émigrants dans le hall de la douane.

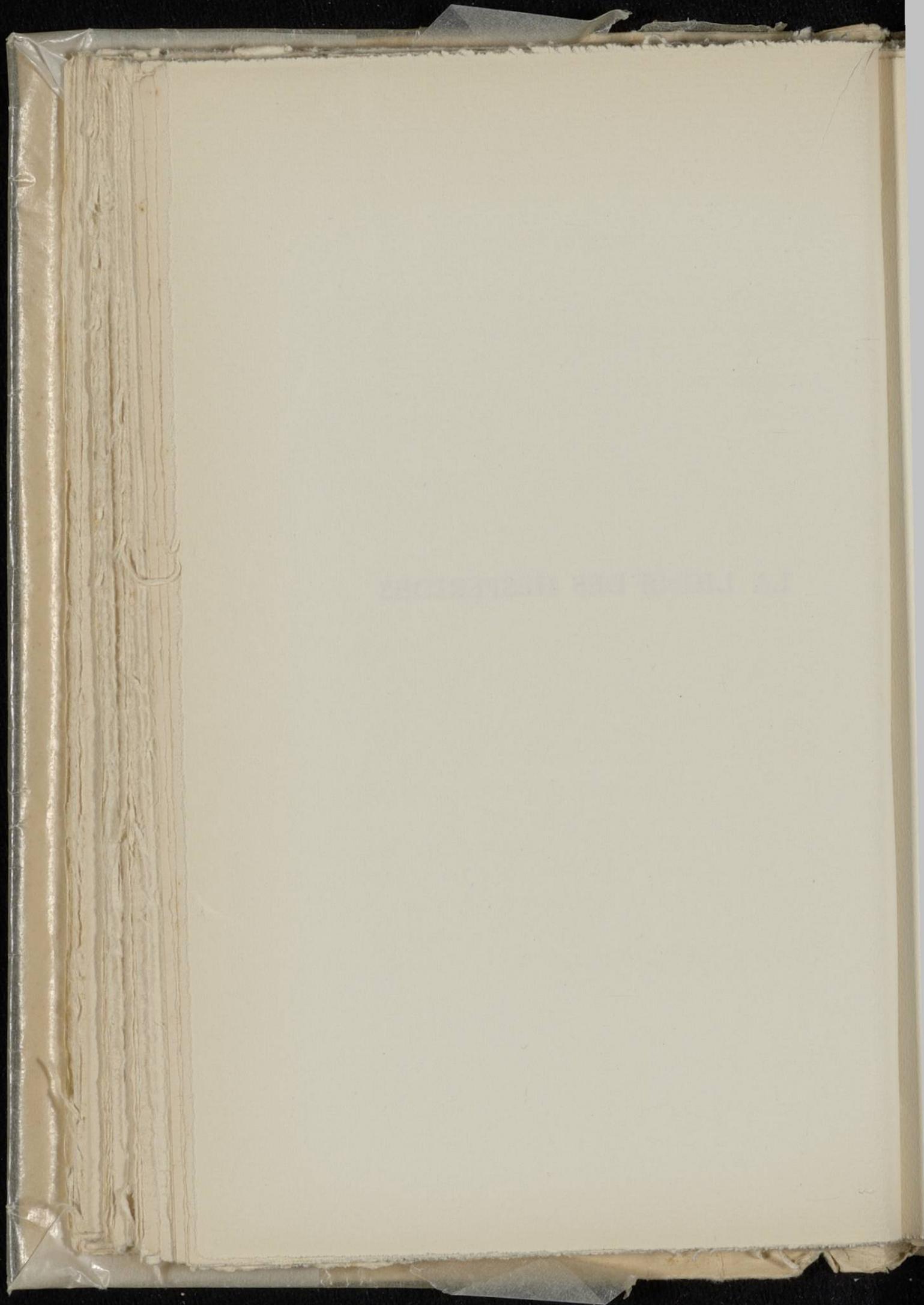
Je cache mes yeux. Je ne mens plus à

mon émotion. Je pleure sans honte, comme les héros de George Sand...

— Eh bien, s'écrie gaiement derrière moi Mr. Evans en frappant mon épaule, qu'en dites-vous jeune homme ? Hein, c'est plus drôle qu'au départ ? Allons, habillez-vous tout de suite ; nous irons jeter nos lettres au Post-Office...



LA LIGNE DES HESPÉRIDES



Tu levior cortice...

HORACE.

I

Le *Dungeness* venait de quitter Southampton et je procédais à quelques rangements dans notre cabine sans trop m'émouvoir de la dureté de la mer, quand mon ami Reynaud, que j'avais laissé sur le spardeck, la jumelle braquée dans la direction de l'île de Wight, pénétra brusquement dans la chambre et s'affaissa sur le divan.

Je crus que son estomac susceptible lui faisait déjà quelque sommation discrète et je m'écartai vivement afin de ménager au pauvre garçon le libre accès de notre toilette.

Il eut un geste las pour me rassurer ; puis, arrachant sa toque de loutre qui lui échauffait le front :

— Mon Dieu, s'écria-t-il en se pressant les tempes, cela m'a fait une telle secousse !

— Hé, fis-je en continuant de vider ma valise, nous en subirons bien d'autres... Attendons le Golfe !

Mais lui, sans relever ma méprise :

— Là-haut, sur le pont, une passagère, grande, la tête entourée d'un voile de gaze...

Surpris du ton angoissé de sa voix, je le regardai ; il était très pâle, plus pâle que de coutume, avec quelque chose de hagard dans les yeux :

— Eh bien ?

— Eh bien, je crois que c'est Elle !

— Elle ! qui Elle ?

Je ne comprenais pas. Soudain, j'éclatai de rire :

— Elle ! Elle ! Ah mon pauvre Jean !

Aussitôt, je l'obligeai à se mettre debout et l'entraînant de force :

— Montons, je veux te détromper sur-le-champ !

Mais là-haut, il n'y avait plus que des *seamen* en train de fauberder le pont ou de resserrer les câbles des chaloupes. Les côtes avaient disparu. Un vent âpre, continu, qui faisait siffler les cordages et vous fouettait la figure de l'embrun des vagues, avait chassé tous les passagers. Il était quatre heures environ. Le ciel, épais de plusieurs couches de nuages dont les plus bas volaient comme une fumée noire, assombrissait la mer que la prompte nuit de décembre allait bientôt plonger dans les ténèbres.

Force nous fut de redescendre. Tout le long des escaliers qui mènent à l'entrepont, une foule de stewarts s'agitaient déjà, les mains pleines de flacons de soda et de citrons, ce qui était significatif.

Tout à coup, sur un palier, Reynaud saisit le pan de mon veston :

— Regarde !

J'aperçus alors, assise devant un guéridon du reading-room, une femme vêtue d'une houppelande à triple collet de fourrure et coiffée d'un toquet garni de mistletoe. Mais elle tournait le dos.

— Tu es fou ! m'écriai-je. Vois, elle a des cheveux noirs et puis ses formes sont massives... Entrons...

Il s'y opposa de toutes ses forces.

— Soit, mais nous la retrouverons au dîner. Il faudra bien alors que tu te rendes à l'évidence !

Quand nous fûmes rentrés dans notre cadre, je prêchai mon ami pour la centième fois. Je fus brutal, un peu cruel, mais je voulais à tout prix le guérir de ses hallucinations, cautériser la plaie de son cœur.

— Voyons, dis-je, sois donc raisonnable. Comment expliquer sa présence sur ce paquebot ? Quelle folie ! C'est ton cerveau malade qui la fait partout se dresser devant tes yeux. Que diantre,

soumets-toi une bonne fois à l'irréremédiable ; je t'assure qu'on trouve la résignation dans le sentiment de l'impossible. Tu l'as volontairement quittée cette belle maîtresse... Elle t'a oublié. Pourrait-elle seulement dénombrer les jeunes hommes qui se sont relayés dans son cœur depuis votre rupture ! Toute son arithmétique n'y viendrait pas à bout. Elle ne te connaît plus. Elle ne se souvient plus. Les femmes, a dit un sage, oublient jusqu'aux faveurs que nous avons reçues d'elles ! Ne m'as-tu pas avoué qu'elle te rencontrait à la ville et dans le monde avec un air de sécurité parfaite, une indifférence sereine, nullement simulée, une indifférence qui vient, non d'un sentiment de hauteur ou de mépris, mais d'une complète faillite de mémoire à ton endroit ! Tu es redevenu un inconnu à ses yeux ou plutôt tu n'es rien « redevenu » puisque « tu n'as jamais été » pour elle. Est-ce cela ?

Il demeurait sans répondre, rencogné,

abstrait de tout. Les heurts que nous subissions, les vagues qui claquaient la glace de nos hublots, ne dérangaient point sa morne rêverie.

— Mon cher, repris-je avec plus de douceur, chasse donc à la fin ces imaginations puérides. Sors de ta langueur. Redresse-toi ! Cette femme est loin d'ici. Elle s'amuse ! Elle poursuit ses études de comparaison entre beaucoup d'hommes...

Et ne pouvant réprimer un mouvement d'humeur :

— Du reste, il me semble facile d'oublier une femme que l'on peut mépriser...

Cette phrase parut lui donner une commotion et le sortir de sa torpeur. Sans doute il allait répondre, quand une cloche retentit dans l'entrepont. C'était un premier signal invitant les passagers à se préparer pour la table.

Je fus heureux de cette diversion :

— Allons, habillons-nous, m'écriai-je

gaîment. Parbleu, soyons « chics » pour séduire l'inconnue !

Il voulait demeurer, assurant qu'il n'avait guère d'appétit ; mais ce n'était qu'un prétexte ; il redoutait de se trouver subitement en présence de la mystérieuse passagère. Je le raillai, et lui fis tant honte de sa couardise qu'il consentit enfin à me suivre.

Nous nous toiletâmes avec une certaine recherche. Ce fut en pure perte, car l'immense dining-room resta presque désert : une dizaine de convives tout au plus, quelques vieux gentlemen allant hiverner aux Iles, un clergyman et sa femme.

Le capitaine s'était fait excuser, étant de poste sur la passerelle avec le pilote à cause de la vigilance spéciale qu'il faut déployer dans la Manche. Quant au docteur, vu le roulis, nous ne comprenions que trop qu'il fût très occupé et se prodiguât autre part.

On avait ajusté les coulisseaux sur les

tables afin d'empêcher le couvert de se desservir tout seul.

N'importe, je mangeai d'une belle fourchette tandis que Reynaud se montrait d'une sobriété d'amoureux.

Aussitôt après le dessert, mon ami exprima le désir de se retirer. Je n'y fis aucune objection. Mais, comme je lui souhaitais un heureux sommeil, un sommeil sans rêves :

— Oh, je « n'en » rêverai pas, dit-il sérieusement. Je ne rêve jamais que des personnes qui sont loin de moi. Or, Elle est ici, j'en suis sûr !

— Qu'elle y soit alors pour ta vengeance ! fis-je en riant. Va la surprendre au fort de la tempête : le spectacle de sa détresse peut te guérir pour toujours !

Il haussa doucement les épaules et s'en fut en festonnant avec élégance tandis que je montais au fumoir.

II

Le roulis était fort mais assez régulier ; il ne m'incommodait pas ; d'ailleurs, j'en ai vu bien d'autres ! Je ne redoute peut-être que ce mouvement de « tire-bouchon » comme l'appellent les marins, c'est-à-dire le bateau soulevé sur le dos d'une vague énorme, et puis, sous l'action combinée du roulis et du tangage, replongeant en spirale dans le creux des vagues. Cela, je crois que c'est irrésistible.

En attendant que cette invention du diable se manifestât dans le Golfe, je fumais un blond havane par dessus des magazines. Il n'y avait personne dans ce

joli fumoir tendu de cuir repoussé, où régnait une douce température de thermosiphon ; mes poses pouvaient donc se permettre quelque nonchaloir : aussi, abandonnai-je bientôt mes revues anglaises pour me renverser dans mon fauteuil, à l'américaine.

— Pauvre Reynaud, m'écriai-je en moi-même, être absurde et romanesque ! Des nerfs qui frémissent au moindre effleurement... Une sensibilité malade que le temps ne parvient pas à émousser !

*
* * *

Je connais Reynaud depuis tantôt vingt-cinq ans. Nous étions déjà voisins sur les bancs de Fontanes ; mais notre amitié ne se noua fortement qu'à notre sortie du lycée. A cette époque, c'était un garçon aimable, esprit généreux mais un peu exalté, dont j'étais en quelque sorte le jeune Mentor. Riche, prodigue, il ne suivait les cours de la Faculté de droit que par dilettantisme tandis que moi,

élève de Polytechnique, j'étudiais avec acharnement pour conquérir mes grades et me sauver de l'existence précaire où des entreprises de grande envergure, subitement naufragées, avaient réduit ma famille.

En sortant de l'Université, Reynaud s'était fait inscrire au barreau en même temps que j'obtenais une place d'ingénieur dans une grande compagnie. Mais le jeune avocat, épris de littérature, délaissa bien vite le Palais pour écrire dans les journaux. Il avait d'emblée choisi son genre : l'ironie, le paradoxe, la blague. Hors de là, selon son propre aveu, il ne valait rien.

Un jour que je lui conseillais d'occuper parfois sa plume à des pages sérieuses, il me répondit gaîment comme le noir Iago : « Hélas, mon cher, tu oublies que je ne suis rien quand je ne raille pas ».

Il fantasiait sur tout, mais principalement sur l'amour. Il était impitoyable

aux amants. L'*Intermezzo* lui semblait d'une fadeur insupportable. Tous les matins, il fourrageait avidement les Faits-Divers, à la recherche de quelque histoire sentimentale sur quoi il improvisait une folle chronique.

En somme, il ne niait pas la passion, mais il avait décidé qu'elle n'était qu'une folie brève, une fièvre que la possession apaisait aussitôt. Il répétait volontiers : « A la longue on se rassasie même du miel, même des fleurs enchanteresses d'Aphrodite ! » Il en voulait aux amants de ne pas deviner cela. Pour lui, Roméo et Juliette avaient bien fait de mourir, car ils se fussent chamaillés sitôt après les noces.

A vingt-cinq ans, alors qu'il n'avait pas encore subi l'épreuve du monde ni celle des choses, il se croyait déjà très bon docteur ès sciences psychologiques, défiait n'importe quelle femme d'avoir le moindre empire sur lui et de l'entraîner dans une liaison. Ses rapides amou-

rettes, où le cœur n'avait aucune part, l'entretenaient du reste dans la belle confiance de son invulnérabilité.

— J'aime, disait-il parfois, comme j'ai bon appétit à six heures...

Il se souvenait des héros de Stendhal.

Une mission que j'obtins en Russie, me sépara brusquement de mon ami. Nous restâmes cependant en correspondance suivie. Il m'écrivait des lettres brillantes où sa plume, comme toujours, paradoxait avec virtuosité. Cela durait depuis des mois, quand Reynaud me parut changer sa manière. Il bouffonnait moins, écourtait ses anecdotes salaces, s'entretenait volontiers de politique, allant même jusqu'à m'interroger sur la situation des classes dans l'Empire et réclamant force notes que je lui adressais avec une certaine crainte, vu l'extrême surveillance des autorités russes. Aussi, m'attendais-je à le retrouver à la tête de quelque parti violent.

Sur ces entrefaites, il m'annonça la

mort de son père et peu de temps après son départ pour le Nouveau Monde, qu'il parcourut pendant une année entière sous prétexte d'études sociales. En effet, ses lettres, datées des principales villes des Etats-Unis, ressemblaient à du de Tocqueville !

Enfin, je rentrai au pays et ma surprise fut extrême de revoir un Reynaud que je n'avais jamais connu. Ce n'était plus lui ni au moral ni au physique. Son visage, autrefois chaudement coloré, avait pâli et maigri. Ses yeux ardents avaient éteint leurs regards ; sa bouche, si facile au sarcasme, restait close, cachée sous une épaisse moustache. L'ironie de son caractère s'était émoussée et puis fondue dans une sorte de tranquille mélancolie. Il était devenu silencieux, très grave.

J'attribuai une telle métamorphose à la mort de son père qu'il chérissait. En somme, cette révolution morale ne me déplaisait point ; elle fortifia mon

amitié. Toutefois, au bout de quelque temps, il me sembla que la tristesse de mon ami était bien plus profonde que je ne l'avais cru d'abord ; je m'étonnais surtout qu'elle résistât à toutes les marques de ma sollicitude.

Or, un soir que nous revenions d'un concert où le grand Richter avait dirigé la *Cinquième symphonie*, mon camarade sortit de sa taciturnité coutumière pour déplorer que le piano fût impuissant à traduire ces grands poèmes de Beethoven.

— C'est un jouet d'enfant, dit-il, en face de pareilles machines !

Puis, après une pause rêvante, il murmura comme se parlant à lui-même :

— Elle seule, peut-être, m'a parfois donné l'impression de l'orchestre sur son Steinway...

Il s'interrompit brusquement et me regarda avec un embarras mêlé de dépit contre lui-même. Il venait de laisser échapper son secret.

Je passai fraternellement mon bras sous le sien :

— Allons, dis-je avec bonté, les temps sont révolus : épanche-toi ! J'ai l'âme et la patience d'un confident de tragédie.

Il résista un moment, essaya de plaisanter comme jadis ; tout à coup, la crise se décida.

Ce fut une confession complète : il dévoila son roman tout entier.

Il aimait M^{me} de L..., la femme du banquier. Elle l'avait si cordialement accueilli après la mort de son père ! Le charme, les grâces de sa bonté avaient agi sur son âme dolente bien plus que les agréments de sa personne. Déjà une certaine familiarité s'était établie entre eux quand la jeune femme partit pour l'Italie. Mais cette absence, loin de les désunir, les rapprocha davantage ; il lui adressait là-bas des lettres hardies et mélancoliques où perçaient sa tendresse et le chagrin de la séparation. Elle lui répondait avec un aimable enjouement,

ingénieuse à le plaisanter, mais en l'appelant « le plus cher de ses amis ».

Enfin, après deux longs mois, ils se revirent à l'improviste au Conservatoire. A ce souvenir, Reynaud s'exaltait encore. L'émotion détimbra sa voix :

— Figure-toi que nous avons manqué tous deux l'ouverture du concert, ce qui nous obligeait à demeurer dans les couloirs en compagnie d'autres retardataires. Je m'impatientai :

— « Montons, voulez-vous, lui dis-je ; il y a peut-être moyen de pénétrer dans la salle par les galeries élevées.

» Là-haut, les portes étaient closes également. Toutefois, le couloir de l'amphithéâtre offrait l'avantage d'être complètement désert. On y entendait d'ailleurs les chanteurs et l'orchestre avec une clarté parfaite. On exécutait le *Rheingold*. Mais il s'agissait bien de musique ! Nous étions seuls. Nous nous regardâmes d'abord avec un peu de

gêne. Elle s'effara, voulut redescendre ; je la retins :

— » Vous voyez bien, dis-je tristement, que l'absence m'a fait tort. Voilà que je vous inspire de la peur...

— » Mais pas du tout ! Quel enfantillage !

» Je saisis sa main :

— » Vous rappelez-vous, murmurai-je, la lettre que vous m'avez adressée de Florence ? C'est vrai, que je suis « le plus cher de vos amis » ?

— » J'ai écrit cela ! fit-elle avec un petit rire nerveux.

» Mais à ma figure consternée, ses yeux s'emplirent d'une soudaine tendresse :

— » Eh bien, oui, c'est vrai ! avoua-t-elle d'une voix grave. Vous êtes le plus cher de mes amis...

» Je m'enhardis jusqu'à lui entourer la taille de mon bras :

— » Je vous aime, balbutiai-je à son oreille.

» Elle défaillit presque et voilà que sa bouche rencontra la mienne.

» Ah la minute divine ! »

*
* * *

Il me conta d'autres anecdotes aussi puérides, mais ce premier baiser, ce baiser mouillé, inoubliable, il y revenait sans cesse. Il semblait que la vie n'eût commencé pour lui qu'à partir de ce baiser.

Enfin, Valentine fut à lui et la possession, au rebours de ce qu'il proclamait jadis, agrandit son amour.

Bientôt il devint jaloux : il reprochait à sa maîtresse d'être aimable avec trop de gens. Elle recevait ses reproches avec douceur : « Hélas, disait-elle, puis-je changer ma vie ? Contente-toi, Cher exigeant, de ce que je te donne et sache bien que tu es, que tu resteras toujours « le plus cher de mes amis » !

Il devint méfiant, à bon droit. Un jour, il connut la vérité. M^{me} de L...

avait le cœur libertin et pratiquait une sorte de galanterie mondaine. Elle avait la bonté, les gentillesse d'une Manon, mais avec ses complaisances impardonnables, ses moments de curiosité, de corruption.

C'est alors que Reynaud goûta ces joies armées de griffes qui lacèrent le cœur ; c'est alors qu'il ressentit le plus vivement les cruelles délices de la passion, car le plus grand charme d'une maîtresse aux yeux d'un amant c'est peut-être ce désir qu'elle inspire aux autres...

Il vécut ainsi trois mois dans la fièvre d'une atroce jalousie que savait apaiser pour quelques heures une sirène rompue à tous les manèges de la coquetterie. Mais il se faisait honte de sa lâcheté.

Un après-midi de décembre qu'il flânait entre chien et loup dans une petite ville de province, il la surprit tout à coup comme elle sortait d'une

garçonnière en compagnie d'un officier de la garnison.

Le coup fut atroce.

Le lendemain, sans rien révéler à Valentine de ce qu'il avait vu, il lui annonçait son départ pour un long voyage.

— Je sais bien, dit-il, qu'une part de votre cœur est à moi. Mais, je vous ennuie et je vous gêne par les violences d'un amour jaloux. Laissez-moi donc vous délivrer de moi, tandis que, loin de vous, j'essaierai de me faire accroire que l'on peut vous oublier...

Elle le plaisanta d'abord, persuadée qu'il la voulait éprouver. Mais quand elle eut compris que rien ne le pourrait détourner de son projet, elle en fut au fond très sincèrement attristée. Car elle l'aimait en somme ; et puis sa jalousie lui donnait des remords voluptueux dans les bras des autres, avivant la saveur de l'amour comme un piment.

Donc, il s'embarqua pour l'Amérique

du Sud. A Trinidad, première escale, il lui adressa des fleurs dans une longue lettre où, très naïvement, il la remerciait « de tout ce qu'elle avait risqué pour lui ». Deux mois après, à Rio de Janeiro, il recevait une grosse lettre pleine de tendresse et de naturel.

Ces pages amoureuses le jetèrent dans un grand trouble ; elles le suppliaient de revenir. Mais la certitude d'endurer auprès de l'enchanteresse des maux plus cruels encore que ceux de l'absence, lui donna la force de persévérer dans son exil. Il lui écrivit trois ou quatre longues lettres où l'amant interrompait à chaque page le récit du voyageur. Mais elle ne répondit plus : elle l'avait oublié.

Un an après, Reynaud rentrait en Europe. Il avait pris son parti de l'indifférence de M^{me} de L... Peut-être aussi que sa vie allante et courante, semée de courtes idylles, avait beaucoup distrait son cœur malheureux et causé quelque avarie à son ancien amour. Toutefois, et

bien qu'il se crût guéri, il souhaita de ne revoir jamais son ancienne amie.

Mais, quelque soin qu'il mît à la fuir, il la rencontrait parfois soudainement au détour d'une rue et son cœur battait alors à grands coups.

« L'absence diminue les passions médiocres et augmente les grandes, comme le vent qui éteint les bougies et qui allume le feu. » Son cœur reflamba de nouveau.

Pour Valentine, elle n'éprouvait aucune émotion à l'aspect de son ancien amant ; elle passait près de lui, très indifférente et très calme comme une dame de grand lieu et de haute dignité. Et lui, il savait ses nouvelles aventures ; il savait qu'en ce moment même elle volait à quelque rendez-vous.

Accablé de tristesse, il tâchait au moins de se persuader qu'elle était indigne d'un amour comme le sien. Vaine consolation qu'emportait aussitôt l'évocation de ses ardents baisers.

— Cette femme, disait-il, me reprend sans cesse comme la fièvre ressaisit le colon rapatrié ! Je revois son corps onduleux, si souple : je respire encore son parfum secret et défaille au torturant souvenir des voluptés qu'elle seule m'a fait connaître... Oh, la mémoire, quel châtiment de Dieu !

*
* *

Voilà dans quel état d'esprit je le trouvai à mon retour de Russie. L'amour s'était vengé de son impitoyable détracteur.

Une fois qu'il eut déchargé son âme devant moi, Reynaud parut soulagé pour quelque temps. Ce fut une sorte de halte dans sa douleur. Mais il se lassa bientôt de ses confidences qui avaient d'abord servi d'émonctoire à son chagrin ; il redevint la proie de ses pensées ravageuses et retomba dans son noir.

J'essayais en vain de verser sur ses

peines les baumes consolateurs, y compris celui d'une affectueuse ironie.

Je le raillais ; je lui donnais rendez-vous à l'an prochain ; je le retrouverais souriant, le front balayé de ses orages. J'assurais qu'il se fatiguerait de son rôle de désespéré, qu'il se déshabituerait de son mal. Je lui disais :

— L'amour ne se surmonte que par le dédain...

— Des mots, des mots ! répondait-il avec lassitude.

Un soir que j'étais parvenu à l'entraîner à l'Opéra, il me montra M^{me} de L... qui paraissait dans sa loge avec une amie. Je la trouvai belle, mais pas autant qu'il s'y attendait. Elle était grande, blonde. Elle appartenait à cette bourgeoisie prétentieuse qui se donne des airs de noblesse. Ses gestes manquaient de naturel. Elle souriait sans grâce et comme en se retenant, car elle savait que sa bouche, un peu grande, s'élargissait encore dans le sourire. Pendant

un entr'acte, elle se renversa dans son fauteuil pour parler à un officier qui se pencha sur elle, en sorte que leurs souffles devaient se confondre. C'était choquant. Je la jugeai d'âme vulgaire. Je connaissais du reste ce traîneur de sabre, bellâtre de basses mœurs qui courait les tripots et les filles.

Je regardais Reynaud : il était affreusement blême :

— Tu as raison, lui dis-je, saisi moi-même d'une sourde impatience, c'est une... Ah, si elle choisissait encore ses amants ! Mais non, ses sens exigeants l'acoquent au premier venu. C'est vrai que l'on est dégoûté des femmes par ceux qu'elles aiment !

— Oui, répondit-il, il me semble bien qu'en ce moment, elle ne soit plus pour moi que mépris et dégoût : on assure que les hommes ne reviennent pas de ces deux sentiments...

Mais il en doutait :

— Ah, soupira-t-il, si cela pouvait être vrai !

Un an s'écoula de nouveau sans qu'il eût congédié ses chimères. Il dépérisait ; des sillons de chagrin creusaient son visage. Son cas s'aggravait d'hallucinations : il voyait cette femme partout.

— Et pourtant, disait-il, il me semble bien qu'il y a maintenant, entre elle et moi, une distance infinie, plus grande qu'un océan. Je suis plus loin d'elle, ici, que lorsque j'errais à travers le monde. Que fait-elle ? A quoi pense-t-elle ? Quel mystère ! Un mystère qui me tue ! Je ne lui fais pas un vide alors qu'elle reste tout pour moi et la souveraine de ma vie. Elle m'a oublié, et moi je l'attends, je la désire, je l'appelle !

Sa tristesse devenait parfois bourrue au point de ne plus supporter ma présence. Il se claustrait chez lui, solitaire, écoutant les plaintes sourdes de son cœur. Tout lui pesait. Il ne s'accommodait plus à la vie.

*
* *

Je cherchais un remède pour le sortir de cette existence quasi somnambulique qui le rendait à demi imbécile, quand je fus mis inopinément en rapport avec M. de L... C'était un financier jeune encore, remuant, intéressé dans une foule d'affaires, les plus diverses. Je sus lui plaire, car à quelque temps de là, il me proposait d'aller prospecter des terrains dans l'une des Canaries. C'était le temps où l'on trouvait de l'or partout.

J'acceptai cette mission avec d'autant plus d'empressement que je songeai tout de suite à emmener Reynaud avec moi, dans l'espoir que le séjour des Iles calmerait enfin sa démence sentimentale.

Il accepta de m'accompagner, après mille hésitations cela va sans dire. Je constatai avec plaisir que nos préparatifs de départ agissaient déjà favorablement sur lui et j'augurai beaucoup de ce voyage.

Or, il arriva que, quelques jours avant de nous embarquer pour Londres, je fus prié à dîner chez M. de L... en compagnie du groupe de banquiers qui patronnaient l'entreprise minière. M^{me} de L... se montra à mon égard d'une amabilité parfaite. Bien qu'elle ne pût ignorer mon intimité avec Reynaud, elle ne me témoigna aucune froideur, pas plus qu'elle ne sembla éprouver la moindre gêne de recevoir à sa table un confident qu'elle savait peut-être bien informé de ses moindres intrigues.

Il ne m'en coûta guère de réformer le jugement que j'avais porté sur elle en la voyant au théâtre. Elle m'apparut ici, débarrassée de ses mines empruntées, vraiment belle et gracieuse.

Elle avait une figure aux traits allongés et fins, un peu impassible au repos, mais qui prenait une vivacité soudaine, un charme indéfinissable de bonté et de douceur dans le sourire.

Après le dîner, elle m'invita à m'as-

soir auprès d'elle sur le divan d'une petite pièce contiguë à la salle de jeu. Elle m'apprit qu'elle avait des parents qui passaient chaque hiver aux Canaries et qu'elle brûlait de les aller rejoindre.

— Ah, dit-elle, l'affreux pays que le nôtre ! Je suis lasse de la brume et de la boue. J'ai des fringales de soleil... Comme je vous envie de partir pour ce paradis lointain !

Je plaisantai. Je composai un couplet en l'honneur de la brume qui donne la fraîcheur au teint et prolonge peut-être la jeunesse de nos femmes. Là-bas, le visage se bronzait, s'émaciait, devenait dur... Il prenait plus de caractère au dire des artistes, mais il charmait moins. Là-bas « les femmes éclosent et se fânent, rapides comme les fleurs ».

Elle sourit à cette réminiscence poétique et demanda quand je m'embarquais.

— Samedi prochain à Southampton.

— La traversée est longue ?

— Cinq ou six jours au plus, selon l'humeur de la mer.

— Et vous partez sans regrets ?

— Oh, j'ai déjà passé deux ans dans les steppes de la Russie ; je suis un vagabond. J'ai le cœur libre. Je ne rêve jamais.

J'ajoutai à l'étourdie :

— Et puis, j'emmène un malade avec moi pour me... distraire !

— Ah, fit-elle intéressée.

J'en avais trop dit et je me troublai légèrement ; mais elle, feignant de ne pas voir mon embarras :

— Un malade ! Oh contez-moi ! Un pauvre poitrinaire sans doute. Oui, ce climat des îles opère des résurrections...

Je la dévisageai. Elle était toute sincérité, toute candeur.

— En effet, répondis-je, c'est un phtisique, mais un phtisique spécial, un phtisique de l'âme...

— Oh alors, fit-elle en riant, le cas n'est pas du tout incurable !

— Chez la femme, assurément non, repartis-je avec vivacité.

Elle ne put supporter mon regard et baissa les yeux un moment ; mais elle se remit aussitôt et d'un ton piqué :

— Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

— Parce que, dans sa bonté infinie, Dieu a épargné à la femme le supplice affreux de la mémoire. La femme sait effacer le passé, surtout le sien, d'un seul trait.

— Vous en êtes bien sûr ?

— Le roman de mon ami m'a confirmé dans cette opinion qui, je m'empresse de le dire, n'ôte rien aux grâces de votre sexe, au contraire !

— Nous sommes donc à vos yeux de terribles inconstantes ?

— Souvent oui ; mais encore une fois, vous êtes irresponsables...

— Vous nous acquittez ! Vous êtes charmant !

— Entendons-nous. Je proclame que les femmes sont divines. Mais avec le

grand Will, je crois qu'il faut les soumettre — pour les excuser — à l'instinct comme à l'influence d'une lune fantastique. Et leur instinct est de changer tout le temps et d'oublier.

— Mon Dieu que vous êtes drôle, pour ne pas dire impertinent ! Savez-vous qu'il m'intéresse votre poitrinaire de cœur ! Oh, je plains ce pauvre jeune homme...

— Et moi, je le plains plus que tout à l'heure, car il me semble que je sais mieux maintenant quelle doit être la profondeur de son mal...

Elle sourit imperceptiblement à cet hommage hasardé ; puis, très sérieuse :

— Il souffre donc beaucoup ?

— Oh oui, mais il se tait. Je devine surtout sa souffrance aux efforts qu'il fait pour me la cacher...

— Et vous comptez le guérir au moins ?

Je voulus frapper un grand coup, et tragiquement :

— Je ferai de mon mieux, mais je crois qu'il se meurt !

Elle pâlit un peu et porta la main à son corsage dont l'échancrure me découvrait une peau d'une blancheur de camélia. Et je sentis alors au milieu d'une haleine de violettes, un parfum de chair dont l'effluve capiteux étourdissait la pensée.

Elle se leva brusquement :

— Adieu, Monsieur, dit-elle en me tendant une main un peu grande mais joliment modelée. J'admire votre amitié...

Elle hésita une seconde pour ajouter avec émotion :

— Et je la comprends... Puissiez-vous réussir dans votre double mission !

*
* *

J'avoue que j'enviai Reynaud d'avoir possédé une telle femme. J'excusais maintenant sa jalousie, surtout sa jalousie sensuelle, celle qui « broie des cantharides dans son poison » ! On ne

pouvait oublier M^{me} de L... quand elle s'était pâmée entre vos bras.

Elle me hanta moi-même pendant quelques jours. Puis, dans la fièvre des préparatifs, je n'y pensai plus.

Mais en ce moment de flânerie, bercé plus que je ne voulais sur ce bateau guetté par la tempête, j'évoquais de nouveau la sirène dans la fumée de mon cigare. Je me rappelais ses paroles. Je les interprétais. J'y enfermais du mystère. J'étais ému, et il n'y avait pas jusqu'à l'assurance de Reynaud qui ne commençât de m'impressionner étrangement :

— Elle est ici !

Si ce pauvre halluciné disait vrai !

Au fait, il me plut un instant d'admettre cette hypothèse de vaudeville, d'en déduire une foule de conséquences plus romanesques les unes que les autres. Parbleu, voilà qui eût singulièrement « corsé » l'intérêt de notre traversée !

Mais le roulis et le tangage qui s'accroissaient de plus en plus ralentirent

bientôt l'essor de mon imagination et m'obligèrent à retomber dans le réel. Mon havane s'était éteint dans l'âcre humidité qui envahissait peu à peu le fumoir. Je bus un *whisky and soda*, non par goût, mais comme un cordial préventif, et regagnai notre cabine où j'eus la satisfaction de constater que mon camarade reposait profondément.

J'escaladai mon tiroir posé au-dessus du sien et m'endormis à mon tour en dépit des craquements ininterrompus et des chocs violents qui faisaient trembler le bateau dans tous ses membres, à croire qu'il allait tantôt se disloquer et s'émietter au milieu du noir océan.

III

Le lendemain se leva sous un ciel blafard, un ciel comme en brossent les peintres au dessus du Golgotha.

Ce fut une journée épouvantable ; la tempête soufflait avec rage, déchaînant les averses et les coups de grêle, soulevant des Alpes liquides. Je vous laisse à penser ce que faisait notre bateau au milieu de ces vagues en folie !

Tous les passagers malades, démoralisés, restaient tapis dans leur cabine. Il avait bien fallu fermer les portes qui donnaient sur le pont à cause des formidables paquets de mer qui submergeaient à chaque instant jusqu'à la superstruc-

ture. Les manches à air fonctionnaient mal ; aussi régnait-il dans l'intérieur du navire une atmosphère grasse, écœurante, tout à fait favorable à la nausée.

Il n'était plus question de repas d'aucune sorte ; d'ailleurs, pendant la nuit, une lame avait balayé une partie de la cuisine !

Dans cet océan démonté, le *Dungeness* faisait à peine quelques nœuds. A Ouessant, que nous doublâmes seulement vers midi avec un demi-jour de retard, l'état de la mer était si terrible que la goëlette de vigie n'osa s'aventurer au large pour reprendre le pilote qui nous avait conduits à travers la Manche, de sorte que ce brave homme fut contraint de nous accompagner jusqu'à Madère, notre première escale.

Reynaud ne s'était pas levé, non qu'il redoutât le mal de mer, mais parce qu'il éprouvait, disait-il, un bien-être inconnu à demeurer engourdi dans cette baccha-

nale des éléments. Il refusa de sucer une orange que je lui offrais avec sollicitude :

— Merci, soupira-t-il d'une voix caverneuse, je dors éveillé sans penser à rien. Il me semble que ma chair se dissout. Mon âme se dégage de ses liens terrestres. Je me sens bien comme dans un cercueil !

Je haussai les épaules :

— A ton aise, mon cher ! Moi, ce balancement me creuse : je pars à la conquête d'une tasse de thé.

Je sortis. Sans mentir, je mis près d'une heure à gagner l'office tant nous roulions, tanguions et « tire-bouchonnions » tout à la fois, sans miséricorde. J'étais renvoyé d'une cloison à l'autre ; je faisais un pas pour rétrograder de deux, si bien que je finis par me retourner pour voir si je n'avancerais pas mieux à reculons.

Il va de soi que je perdais souvent l'équilibre. Dans l'antichambre, je dus m'accrocher successivement à toutes les

colonnes de fer autour desquelles je voltais irrésistiblement dans l'air pour glisser jusqu'à leur pied comme un clown.

Cependant l'entrepont retentissait de sonneries, appels enragés des gentlemen et des ladies prisonniers dans leurs boîtes. Des stewarts passaient, festonnant comme des ivrognes ou des patineurs, tantôt projetés en avant, tantôt en arrière ou bien stoppant net pour former avec le plancher des angles tour à tour obtus ou droits ou aigus, ce qui était une fameuse leçon de géométrie dans l'espace !

Certains d'entre eux, précipités les uns sur les autres, « carambolaient » littéralement ; dans ces chocs imprévus, citrons, oranges s'éparpillaient, rebondissaient d'une paroi à l'autre comme des balles de tennis avant de rouler sur le sol où c'était un tour d'adresse digne des Folies-Bergères que de parvenir à les ramasser.

Un peu plus loin, je dus gravir un escalier, exercice qui ne manquait pas d'une certaine témérité. Je me halais aux balustres, à la rampe. J'escaladais une marche toutes les cinq minutes.

Une vieille stewardesse, qui, par je ne sais quel prodige d'équilibre, circulait presque sans broncher sur ce sol mouvant, et pour comble ! tenait une cuvette dans les mains, s'arrêta un moment pour me considérer avec stupéfaction : j'étais apparemment le seul passager assez fou pour s'être aventuré hors de son repaire.

— *Fine breeze !* me dit-elle en souriant d'une bouche édentée.

Et, pleine d'intérêt, elle voulut me dissuader de me rendre au bar : c'était imprudent, j'allais sûrement me casser quelque chose...

Elle parlait encore qu'une secousse formidable l'avait enlevée de devant mes yeux pour l'emporter je ne sais où.

Je repris mon ascension. A force de jarrets et d'ongles, j'atteignis à un palier

où je soufflai quelques minutes, assis sur mon séant. Enfin, toujours rampant, je gagnai le tea-room où je me redressai pour tomber aussitôt dans un fauteuil, qui, étant à pivot par malheur, m'obligea à tourner et à « détourner » comme un derviche.

Il n'y a peut-être pas de position plus incommode pour prendre une tasse de thé. Le barman m'en fit la remarque et m'invita poliment à me rapprocher de son comptoir. Mais cela lui était plus facile à demander qu'à obtenir. Il me fallut déployer toute une tactique, échanger d'abord mon fauteuil rotatif contre un siège fixe. Je profitai d'une secousse qui m'envoya rouler sur une banquette ; là, solidement arc-bouté, impavide au milieu de l'épouvantable fracas des vagues qui s'écroutaient au-dessus de ma tête, j'étudiai les diverses cadences du bateau afin de choisir un moment propice à la manœuvre que je méditais.

Je calculai ainsi qu'il y avait environ par minute une ou deux secondes où le *Dungeness* demeurerait presque immobile et plane.

C'est pendant un de ces précieux moments que je m'élançai sur le comptoir auquel je m'agrippai de toutes mes forces.

*
* * *

J'étais parvenu à boire une tasse de thé et je croquais maintenant une rôtie quand une brusque main s'abattit sur mon épaule :

— By Jove, s'écria une voix bien timbrée et joyeuse, voilà un estomac ! Vous sortez, vous buvez, que dis-je ! vous mangez dans cette terrible aventure ! Parbleu, cela n'est pas ordinaire. Permettez que je secoue votre main !

En même temps, l'homme se découvrait avec cérémonie et se présenta :

— Mr James...

C'était le médecin, un gentleman

d'une cinquantaine d'années ; haute taille, cheveux blonds hirsutes, épaisse barbe rousse et des yeux bleus, plus bleus de briller dans une face hâlée et derrière un pince-nez d'or.

— Enchanté, doctor, répondis-je en échangeant un shake-hand et déclinant mes noms et profession.

Nous causâmes. Je dis que je connaissais le Golfe pour l'avoir traversé bien des fois sur de simples cargoboats qui se rendaient de Cardiff à Bilbao. Mais j'avouai que je ne l'avais jamais vu dans une telle fureur.

— Hé, fit mon homme avec philosophie, cela vaut peut-être mieux que le brouillard. Le diable, c'est que, malgré ses deux hélices, le *Dungeness* avance à peine dans cette écume. Ah vrai, c'est une tempête ! Regardez-moi ça !

Mais il était difficile de rien voir au travers des glaces sans cesse délavées par les vagues qui s'y abattaient en même

temps qu'elles les faisaient résonner comme des tambours.

— Nous en avons encore pour douze heures au moins, observa Mr James, le front contre le hublot. Mais je suis probablement très optimiste...

— Vous devez être bien fatigué, dis-je avec commisération. Tous ces passagers malades...

— Oh les gentlemen ne font pas matière. Parlez-moi plutôt des passagères ! Voilà l'ouvrage ! Quelles lamentations, quel effroi ! Elles se meurent ! J'ai été sur pied toute la nuit. Je suis exténué...

Et il vida coup sur coup plusieurs tasses de thé avec une adresse admirable.

Je songeai alors à Mme de L... Quoique je fusse bien convaincu qu'elle ne se trouvait pas à bord, je voulais en avoir le cœur net, comme on dit. Mr James allait me renseigner mieux que personne. Toutefois, j'hésitais à le questionner à brûle-pourpoint et je lui

demandai d'abord si les passagères étaient nombreuses.

— Une douzaine environ, mais qui me donnent du fil à retordre plus que tout un bataillon d'émigrantes. Il est vrai que ce sont des grandes dames fort douillettes et qui naviguent apparemment pour la première fois. Hé, il faut bien souffrir un peu pour conquérir les Hespérides !

Malgré le brouhaha des lames et les trépidations qui secouaient le bateau chaque fois que les hélices sautaient hors des vagues, nous percevions très bien les sonneries électriques qui retentissaient sans relâche dans les profondeurs du paquebot.

— Ecoutez, dit-il en riant, c'est encore moi, c'est toujours moi qu'on appelle ! Allons, il faut que je retourne à mon hôpital...

Il s'apprêtait à redescendre, mais je le retins par cette question plus directe :

— Vous avez sans doute parmi vos clientes une Madame de L...

— Ma foi, répondit-il, je vous avoue que j'ignore encore le nom et même la nationalité de ces dames. Elles gémissent dans une langue inintelligible. Interrogez plutôt le commissaire du bord...

Je fis alors une description sommaire de Madame de L...

— Attendez donc ! En effet, il y a peut-être une lady qui ressemble assez au portrait que vous faites... Grande, blonde, les traits réguliers... Mais non, elle est brune ; c'est une sang mêlé, demi-anglaise, demi-espagnole ; elle est accompagnée de sa fille... Est-ce cela ?

Je compris que je n'obtiendrais aucune indication précise et n'insistai pas davantage, me réservant d'interviewer le *purser* si j'avais la bonne fortune de le rencontrer.

— Jusqu'au revoir ! conclut le doctor.

Mais avant de se détacher du comptoir, il plongea une main dans sa poche

et me remit une poignée de petites choses blanches :

— Tenez, dit-il en riant, c'est une pastille stomachique anti-nauséuse et antibilieuse dont je suis le modeste inventeur. Le ciel vous préserve d'en avoir besoin !

Et il dégringola dans l'entrepont. Pour moi, j'eus la témérité de monter encore plus haut, c'est-à-dire jusqu'au fumoir où je comptais rêver en parfaite solitude comme j'avais fait la veille.

Malheureusement, j'avais oublié que dans cette partie de la superstructure le roulis et le tangage se manifestaient avec plus de violence que partout ailleurs. Impossible de lire dans cette armoire aérienne et d'y faire autre chose... d'être malade. Comble d'imprudence et nargue de la tempête, je prétendis fumer une cigarette.

C'était trop de bravade. Le froid m'envahit. Je sentis mes tempes se resserrer et s'amincir mon nez, tandis

que sourdait dans ma poitrine une des plus terribles séditions stomacales que j'aie eu à réprimer de ma vie. Par bonheur, je me souvins du remède de Mr James : j'avalai précipitamment une dizaine de ses comprimés et m'étendis sans autre précaution sur les coussins d'une banquette. Aussitôt, mes idées se brouillèrent, tournoyèrent dans ma cervelle et je tombai dans un sommeil bourrelé de rêves et de cauchemars effarants !

IV

A mesure que nous approchions des côtes d'Espagne, la tempête diminuait de violence ; le soir du troisième jour, nous étions en bonace, comme disent les marins.

La table du dining-room réunit aussitôt une vingtaine de passagers qui firent honneur au repas. J'avoue que leur mine n'avait rien de florissant ; on voyait qu'ils avaient été fortement remués ; ils étaient pâles, hâves, quelques-uns jaunes comme une rivière après un orage.

Ils causaient peu et mangeaient avec voracité ayant bon besoin de se refaire après trois jours de jeûne. Il est vrai

que le capitaine parlait pour tout le monde et menait grand tapage là-bas au bout de la table.

Mr Wood était un gros petit homme solidement bâti, très nerveux et très vif malgré une propension à la bedondaine. Sa figure large, aux mâchoires saillantes, corrigeait ce qu'elle pouvait avoir de vulgaire par une expression de force et de résolution peu commune. La bouche charnue s'ouvrait sur des dents saines, grandes comme des palettes. Quant aux yeux, ils pétillaient de malice et de bonne humeur.

C'était un loustic, m'avait annoncé le doctor, un type de marin pour Frederick Marryat. Justement, il s'amusait à taquiner Mr James, lequel, habitué de longue date aux boutades de son compère, lui répondait alertement sur le même ton.

J'étais malheureusement placé trop loin de ces bavards pour saisir le sens et le sel de leurs concetti.

A cette table capitane, nous étions

donc vingt mangeurs. Toutefois, nulle dame encore n'avait osé paraître, hormis Mrs Clift, la femme du clergyman que j'avais déjà remarquée le jour de notre départ et dont j'étais précisément le voisin, circonstance qui m'avait d'abord un peu renfrogné.

Imaginez une grande créature, robustement construite, la vraie femme coloniale, dépouillée de gras fondu, remplie d'os et de muscles. Aucune coquetterie qui eût accentué sa laideur. Toutes ses allures étaient brusques, masculines. Le grand potier s'était sûrement trompé de sexe en pétrissant l'argile de cette virago.

Pourtant, son humeur joviale, son amabilité démentait tout de suite l'expression plutôt rogue de son visage sec et terreux.

Elle parlait d'une voix rude et forte, comme un homme. Elle avait fait d'assez longs séjours dans les Indes, au Canada, au Cap et décrivait ces pays avec une

précision géographique qui n'était pas sans intérêt.

Elle me dit qu'elle se rendait présentement à Santa Cruz ; elle comptait s'y reposer pendant quelques mois avec son mari avant de s'embarquer pour la Gold Coast où ils allaient fonder une mission anglaise aux environs de Koumassie.

Séduit par sa franchise, je ne lui fis pas mystère à mon tour du but de mon voyage ; je devins même assez expansif, tout heureux de me dégourdir la langue. A un certain moment, sans doute quand son opinion sur ma personne fut devenue entièrement favorable, elle se renversa sur son siège :

— Will, dit-elle à son mari, je vous présente Monsieur l'ingénieur qui se rend à Ténériffe.

Aussitôt le clergyman lâcha sa fourchette, sourit et nous nous serrâmes la main dans l'angle que formaient le giron et les genoux de sa femme, angle aussi

rigoureusement droit que chez ces divinités Egyptiennes de la National Gallery.

Le révérend était joufflu et timide. Il offrait le type de ces ministres bien portants qui s'affublent de grosses lunettes pour donner du sérieux, une sorte d'austérité apostolique à leur figure naturellement réjouie.

Il me poussa alors une idée. Je me renversai à mon tour sur notre petit fauteuil tournant et avant que Reynaud, qui se trouvait à ma gauche, eût pu s'en défendre, je le présentai à mes nouvelles «
acquaintances ».

Jamais ahurissement ne fut plus vif que le sien. Abîmé, à son ordinaire, dans quelque contemplation intérieure, il sursauta, prit la mine la plus bête du monde tandis que je le proclamais l'un de nos plus distingués poètes !

J'eus pitié de lui et je l'isolai de nouveau en me redressant à ma place, ce dont il profita pour se replonger dans ses sombreurs. Mais son apathie com-

mençait à me donner sur les nerfs. Je résolus de le secouer. J'expliquai à Mrs Clift, avec discrétion, que mon ami était en proie à un grand chagrin de cœur, que son état d'esprit allait en empirant et m'inquiétait fort.

J'intéressai ma voisine à ce désespéré : je lui dis qu'une femme réussirait peut-être là où je n'aboutissais à rien. N'avait-elle pas la pratique des caractères ? Ses paroles persuasives, cordiales, changeraient peut-être les idées noires du pauvre garçon ou le forceraient du moins à donner quelque relâche à sa tristesse.

Mrs Clift, naturellement généreuse, entra tout de suite dans mes vues. Ce rôle de consolatrice ne pouvait lui déplaire. Pleine de tact, elle s'interdit pour le moment de me demander plus de détails sur le cas de Reynaud et promit d'entreprendre la cure au sortir de table.

Elle tint parole. Comme je m'esquivais furtivement après le dessert, elle se

leva, et, avec cette hardiesse des femmes dès qu'elles sont guidées par le cœur ou la curiosité, je la vis s'approcher de mon ténébreux ami.

On ne saurait décrire la stupeur de Reynaud quand cette grande femme lui demanda brusquement son bras pour la conduire au salon. Jamais rêveur ne rentra aussi brutalement dans la réalité. Il perdit contenance, chancela presque et ce fut Mrs Clift qui l'entraîna.

En passant près de moi avec son cavalier désarmé, l'Anglaise m'adressa un sourire confiant, et je l'entendis qui parlait avec volubilité :

— Ainsi, Monsieur, vous avez visité les Etats-Unis ! Eh, nous allons nous entendre ! J'ai vécu cinq ans au Canada...

Ils disparurent.

Déjà saisi de remords, je délibérais si je n'irais pas les rejoindre, quand le docteur s'empara de moi pour me conduire auprès du capitaine.

Mr Wood, que je voyais en quelque sorte pour la première fois, m'accueillit avec rondeur ; il me félicita sur ma belle tenue pendant la tempête et me proposa finalement une partie de domino avec MM. James et Clift pour faire plus ample connaissance.

J'acceptai sans façon. Le sort me désigna comme partenaire du capitaine qui fut tout de suite édifié sur ma force lorsque, les mains encore pleines de dominos les plus noirs, j'eus fermé le jeu avec innocence.

Mr Wood sursauta et me prit à partie avec cette indignation comique dont les grands brasseurs de dominos accablent justement les mazettes.

— Sacrebleu, dit-il, mais nous sommes perdus si vous ne comptez pas ! Voyez la jubilation de ce damné doctor !

Je promis de compter et je comptai en effet mais « de travers » ce qui nous fit battre davantage. Nous perdîmes la première partie comme nous voulûmes.

Le capitaine était furieux. Après quelques jurons réflexes, il s'adoucit pourtant et tenta de m'expliquer mes bévues, ce qui était une perte de temps.

Nous jouâmes la seconde manche. Cette fois, enseigné par l'expérience, Mr Wood étudia soigneusement ma manière de jouer ; il se convainquit tout de suite que, loin d'être un allié, j'étais au contraire pour lui un nouvel adversaire et de la plus dangereuse espèce. Cette constatation eût effrayé de plus forts « domineurs ». Mais telle était la sagacité et la bravoure de ce petit homme qu'il entreprit de lutter seul contre trois et fit si bien qu'il gagna la partie de revanche.

Le verbeux doctor, et le coi Mr Clift en étaient stupéfaits.

— La belle ! cria Mr James avec une feinte colère.

Et nous gagnâmes aussi la « belle » après des péripéties vraiment passionnantes.

Mr Wood lança tous les dominos en l'air en riant à gorge déployée. Puis, ayant fini d'accabler les vaincus, il mit le doigt sur un bouton électrique et l'on apporta une bouteille d'extra-dry que nous tarîmes joyeusement.

*
* * *

Mais il se faisait tard ; le doux clergyman demanda la permission de rejoindre Mrs Clift et nous souhaita le bonsoir. Bientôt le capitaine, relancé par un homme de quart, nous quitta à son tour sans cérémonie. Je restai seul avec Mr James.

Le *Dungeness* ne roulait plus et avait repris toute la vitesse de sa course. Il voguait immobile et rapide : rien n'eût fait soupçonner que nous étions sur un paquebot, si l'on n'avait entendu le pouls du compound et ces petits craquements que rendent les ais du steamer le mieux ajusté.

— Dieu soit loué ! s'écria le docteur

en s'étirant, tous mes malades sont guéris ! Or ça, jeune homme, préparez vos plus gracieux sourires : les dames vont paraître sur le pont ! Fiez-vous à moi, il y en a de jolies. Je veux d'abord vous présenter à miss Rositer !

C'était la fille de cette demi-anglaise, demi-espagnole dont il m'avait déjà parlé lors de notre première entrevue dans le tea-room. Il devint prolix, passa en revue toutes les passagères ; il savait à présent les noms, les qualités, le pays d'origine.

Mme de L..., ainsi que je m'en étais déjà assuré auprès du *purser*, ne se trouvait pas sur le *Dungeness*. La grande dame aux trois collets de fourrure, dans laquelle cet halluciné de Reynaud avait cru reconnaître sa maîtresse, n'était autre qu'une riche bourgeoise de Copenhague se rendant à Las Palmas avec une gouvernante. Elle était fort belle, paraît-il, et Mr James ne savait ce dont il devait se désoler le plus, ou

qu'elle ne parlât pas l'anglais *more fluently*, ou qu'il ne sût pas mieux le danois.

Alors, il me désigna le piano à queue qui occupait une place d'honneur dans la salle :

— Ce monstre va se réveiller demain sous les sonates et les *songs*. Puisque vous êtes musicien, ces dames ne manqueront pas de vous mettre à contribution. Il faudra les accompagner...

Devant mon geste de récusation :

— Hé, vous le ferez de bonne grâce, je vous assure. Est-il possible de rien refuser à miss Rositer ! Ah, je vous envie, jeune homme !

Il soupira comme on soupire à cinquante ans, c'est-à-dire lorsqu'on est bien persuadé que l'on a cessé de plaire.

— *Good night*, fit-il en se levant brusquement. Rêvez tandis que je vais faire ma ronde...

*
* * *

Je me levai aussitôt et sans prendre garde aux paroles de mon compagnon ni m'abîmer dans les délicieuses espérances qu'elles n'eussent pas laissé de faire naître chez un esprit moins positif que le mien, je montai sur le spardeck.

La mer s'étalait silencieuse, tout à fait apaisée. Une pâle clarté tombait du ciel dont les nuages ralentis s'entr'ouvraient sur d'immenses cartes d'azur pailleté d'étoiles. La lune allait éclore ; déjà sa lueur avant-courrière miroitait vaguement au lointain des flots.

Il faisait doux. Je me sentais revivre. Plus d'odeurs écœurantes ; je respirais avec enivrement la bonne salure de la mer.

Le *Dungeness* marchait à dix-huit nœuds. Parfois, une épaisse laine rousse s'échappait des cheminées et stagnait dans l'air calme.

Accoudé sur le bastingage, je goûtais le charme de l'heure. Mon âme était pénétrée d'une félicité tranquille ; je

prolongeais ma rêverie sans me soucier de rejoindre Reynaud qui m'attendait, bien sûr, pour m'accabler de reproches et maudire cette Mrs Clift que j'avais lâchée sur lui.

En ce moment, je vis sortir le capitaine de sa cabine ; il escalada vivement l'escalier de la passerelle et lança quelques ordres brefs. Aussitôt, du bateau gerba une longue fusée dont les étoiles multicolores retombèrent lentement et s'éteignirent dans la nuit.

Pourquoi ce signal ?

Je courus à babord. Tout à coup un puissant rayon enveloppa le paquebot pour se projeter ensuite derrière nous sur l'horizon.

Nous doublions la pointe espagnole ; c'était le feu électrique du cap Finisterre qui nous frappait de son glaive magique à plus de six milles de distance.

Je demeurais comme en extase, attendant le retour du jet lumineux, quand un suave parfum de violette vagua autour

de moi. En même temps, j'entendis un léger claquement de talons sur le plancher du tillac.

Je me retournai et soudain, dans le brusque éclair que lançait le phare, une femme m'apparut, tête nue, sa mantille abaissée sur le cou.

Je faillis tomber à la renverse, de surprise.

— Madame ! m'écriai-je éperdu.

Elle souriait, un doigt posé sur sa bouche :

— Chut ! fit-elle. Voyons, Monsieur, remettez-vous de grâce ! Reposons-nous sur ce banc...

*
* *
*

Dès que nous fûmes assis dans l'ombre protectrice que nous faisait une chaloupe, elle parla d'une voix frémissante.

— Eh bien oui, c'est moi ! Car je l'aime encore. Ah je me mentais à moi-même : il n'est jamais sorti de mon

cœur. Pourquoi je n'ai pas voulu le revoir ? Je me sentais si indigne de lui ! Je me suis jugée et condamnée. Il fallait qu'il se détachât de moi, qu'il me méprisât même ! Alors je me suis conduite comme une femme frivole ; je me suis compromise avec héroïsme ! Je sacrifiais ma tendresse à ce désir de libérer mon ami, de le rendre à une calme destinée. Oui, je me sentais néfaste à cette âme exigeante et fière... Hélas, je n'ai pas réussi ! Jean ne m'a pas oubliée. Est-il donc vrai qu'en amour, tout devient une raison de plus ? Chaque douleur que je lui infligeais me rendait plus chère à ses yeux...

Elle m'interrogeait anxieusement :

— N'est-ce pas que je suis restée en beauté dans son cœur ? Trois ans que je lutte ainsi ! C'en est trop. Mon sacrifice est inutile. Me voici. Je viens le sauver !

Cette femme était réellement fort émue et j'admirais les nobles motifs dont elle parait sa banale trahison.

Certes, elle n'était pas mauvaise, mais seulement pétrie de caprices, changeante comme avril. « Jamais légère girouette au vent sitôt ne se vira. » Elle avait quitté un amant jaloux parce qu'il gênait sa liberté, parce qu'elle ne savait pas se dérober aux adorations comme celle qui n'aime qu'une seule fois. Elle manquait de constance ou du moins elle n'avait que la constance de plusieurs amours simultanés quand ils pouvaient la distraire les uns des autres. Aujourd'hui, fatiguée de tous ses amants ordinaires, l'ombrageux Reynaud lui rechantait au cœur. L'incroyable aventure de ce voyage n'était qu'un autre caprice, et chez elle, nature passionnée et mobile, le caprice volait tout de suite à son but.

— Ah quelle folie ! m'écriai-je quand j'eus recouvré un peu de sang-froid sous le débordement de ces aveux. Et si votre subite présence allait le tuer !

Elle porta la main à son corsage comme le soir mémorable où je lui avais révélé la douleur de son ami.

— Oh, je l'aime ! s'écria-t-elle d'un accent sincère ; je le paierai de tous ses chagrins !

Elle saisit mes mains, me supplia de lui venir en aide. Elle se confiait à moi, se soumettait d'avance à ce que j'ordonnerais.

En vérité, je me sentais fort vide de combinaisons ; à tout hasard, je lui fis promettre d'abord de rester invisible, ou du moins déguisée, jusqu'à ce que j'eusse préparé Reynaud à son bonheur. Elle voyageait du reste sous le nom de sa gouvernante, ce qui lui avait permis de déjouer mes premières investigations. Je lui recommandai donc de ne pas oublier qu'elle était une riche bourgeoise de Copenhague et de s'exprimer en danois jusqu'à nouvel ordre.

Tandis que nous parlions, la lune était sortie des flots ; son disque énorme, d'un rouge ardent, montait lentement derrière les nuages déchiquetés et répandait sur la mer une molle traînée de feu. Elle

s'étrécit, se dora à mesure qu'elle s'élevait dans le ciel et bientôt ses mélancoliques rayons vinrent caresser notre banc.

Mme de L... m'apparut alors enveloppée d'une clarté magique qui augmentait sa beauté. La lumière frissonnait sur ses admirables cheveux blonds. Ses yeux, d'une limpidité extraordinaire, brillaient comme des bijoux. Sa tête, d'un ovale allongé, au nez pur, avait une grâce noble et fine ; un miniaturiste l'eût fixée avec amour dans une agate ou une cornaline.

En ce moment, effet du hasard ou manège de coquette, l'écharpe qui recouvrait ses épaules s'entr'ouvrit légèrement et je pus contempler un col onduleux, la saillie d'une gorge charmante...

Violemment ému, je quittai mes airs graves et déguisant mon trouble :

— Quelle nuit suave ! soupirai-je ; c'est un songe de Shakespeare. Voyez

« comme la clarté de la lune dort doucement sur ce banc » !

Elle savait son *Merchant of Venice* :

— Me prenez-vous pour Jessica assise sous les citronniers de Belmont ?

— Ah que ne suis-je Lorenzo !

Elle sourit et se leva :

— Adieu, dit-elle en se laissant ardemment baiser la main, et songez que je me languis d'impatience...

A ces mots, relevant sa mantille sur sa blonde toison elle disparut sans bruit comme une fée.

V

La matinée était fort avancée quand je me réveillai en sursaut. Sous l'impression des événements de la veille j'avais passé une nuit assez orageuse et ne m'étais endormi qu'au petit jour d'un sommeil plein de fantasmagories.

J'appelai Reynaud, mais il avait déjà quitté la chambre. Je sautai vivement à bas de ma couchette et, soulevant le rideau du hublot, ce me fut grand plaisir de constater que le soleil resplendissait sur une mer admirablement calme et bleue.

J'étais à peine débarbouillé qu'une voix joyeuse résonnait à ma porte :

— *Good morning* ! Aoh, par un temps pareil, n'avez-vous pas honte d'être le dernier ? Pas malade au moins ?

J'ouvris aussitôt à l'excellent Mr James.

— J'étais inquiet, dit-il, malgré l'assurance de votre ami que vous dormiez à poings fermés.

— Ah le traître qui ne m'a pas secoué !

Le docteur m'expliqua que, privé de malades, il devenait impresario et s'occupait à dresser un programme de réjouissances. Un match au palet inaugurerait les fêtes à onze heures précises. Quelques dames s'étaient fait inscrire ; la partie ne compterait pas moins de vingt joueurs. Et Mr James coucha mon nom sur sa liste.

— Allons, hâtez-vous de déjeuner, dit-il en frappant dans ses mains, tout le monde est depuis longtemps sur le pont.

Il fit une fausse sortie et, relevant la portière de velours :

— Vous ne m'aviez pas dit, fit-il d'un ton goguenard, que le danois vous fût aussi familier... Je vous demanderai des leçons !

Il s'esquiva, me laissant assez interdit. Nul doute : il m'avait aperçu sous la chaloupe en conversation animée avec « la belle bourgeoise de Copenhague ».

— Au diable le palet, bougonnai-je, j'ai bien d'autres soucis à présent !

Et l'étrange aventure reprit ma pensée. Ainsi Mme de L... se trouvait sur le *Dungeness* ! Par moment, je me refusais encore à le croire ; n'étais-je pas le jouet d'un prestige, d'une sorte de mirage ? Oui, j'avais intensément rêvé. Ce Reynaud me passait sa fièvre. Ah, vraiment, il manquait que je devinsse un halluciné comme lui !

Mais non, je l'avais bien vue, cette Valentine. Son bras s'était posé sur le mien. J'entendais sa confession frémissante. Son cœur ne mentait pas à la

tristesse empreinte dans sa voix et ses yeux : des mots vrais en avaient débordé.

Ah, quelle confiance elle m'avait témoignée ! Pourtant, en étais-je si fier que cela ? Au fond, j'eusse préféré ne point passer pour aussi honnête garçon, ce personnage m'apparaissant en l'occurrence assez ridicule. Pourquoi le nier, cette femme commençait à m'intéresser beaucoup.

Je l'avais d'abord détestée de loin comme une créature dangereuse, perverse. Quelle injustice ! De près, je lui étais moins sévère. Certes, il ne fallait pas la doter de vertus dont elle ne se souciait pas. Elle était coquette, mais non artificieuse. Reynaud l'avait immédiatement parée de toutes les grâces et c'était son erreur.

Il n'avait pas su comprendre cette femme futile, l'aimer comme elle demandait sans doute qu'on l'aimât. Oui, Valentine était singulière, décevante, imprévue même pour elle, un peu

détraquée peut-être, mais charmante en somme. Bien sûr qu'à la place de son ami j'eusse gouverné sa tendresse et la mienne d'une tout autre manière.

Tandis que je ratiocinais de la sorte, le stewart avait déposé le thé sur un guéridon. Je déjeunai hâtivement. Après quoi, ayant parachevé ma toilette avec un soin minutieux, je montai sur le spardeck.

*
* * *

Dès que j'eus enjambé le bordage de la porte, le soleil et l'eau m'éblouirent à tel point que j'en fus aveuglé pendant un bon moment. Je dus poser les mains de champ sur mes yeux et finis par distinguer sous le tendelet, qui plafonnait le pont, les groupes de passagers fashionables et les rocking-chairs où *ladies and misses* en toilette de printemps allongeaient leur paresse heureuse.

J'avais l'impression de cette chromolithographie qui représente le pont d'un

yacht de plaisance, tableau réclame d'une manufacture de gâteaux secs au gingembre et au poivre.

C'était un spectacle d'élégance et de farniente qui emportait bien loin le souvenir de l'affreuse tempête.

On ne pouvait du reste imaginer une mer plus alanguie ; elle soulevait et abaissait sa poitrine azurée doucement, suavement comme une ondine endormie.

Je m'abîmais dans la contemplation de cette sublime monotonie quand l'officier de quart signala un navire à tribord. On courut aux bastingages pour regarder venir une sorte d'oiseau noir qui pointait à l'horizon et grossissait à vue d'œil.

Nos opérateurs sans filistes nous apprirent que c'était le *St-Martin* un rapide transport français, parti de l'île de Ré pour Cayenne avec un chargement de forçats. Il gagnait sur le *Dungeness* et nous eut bientôt dépassés pour s'enfoncer dans la brume lointaine.

On le suivit longtemps des yeux dans un silence plein de mélancolique pitié...

Notre blanc paquebot s'en allait vers des contrées de joie tandis que le bateau noir cinglait à toute vapeur vers les sinistres rivages de déportation...

Là-bas, une chiourme enchaînée, hurlante. Ici, un bateau de fête qui faisait songer à cette ville suspendue dans les airs, dont parle Aristophane, cité moelleuse où la paresse est la loi et la volupté le devoir...

^{}
* * *

Mais on se lassa d'être ému et le babillage reprit avec entrain. Quant à moi, j'allais me mettre en quête de Reynaud lorsqu'il accourut à ma rencontre :

— Parbleu, s'écria-t-il d'une voix joyeuse, cette Mrs Clift est une maîtresse femme ! Regarde, la missionnaresse m'a transformé !

En effet, son visage était animé, radieux. Je n'en revenais pas de surprise.

— Parions, repartis-je en riant, qu'elle a appliqué sur ton mal un cataplasme de farine de Bible !

Il insinua son bras sous le mien :

— Plaisante tant que tu voudras, mais viens avec moi. A mon tour de te présenter à mes *acquaintances* !

Je me laissai conduire, enchanté décidément de le voir en si bonnes dispositions d'esprit. Nous contournâmes plusieurs groupes de passagers pour nous trouver tout à coup devant trois ladies assises dans des chaises Heliett contre le fumoir.

— Mesdames, fit Reynaud en s'inclinant, j'ai le plaisir de vous présenter mon ami l'ingénieur...

Déjà l'une de ces dames, qui n'était autre que Mrs Clift, s'était levée et me serrait la main avec la brusque cordialité d'un homme.

— Madame et Mademoiselle Rositer, dit-elle en achevant la présentation.

Et tout de suite elle nous laissa sous prétexte d'aller rejoindre son mari.

Je compris alors l'insistance du docteur à me parler de ces deux passagères. C'était évidemment de fort jolies femmes.

Née d'un père espagnol et d'une mère anglaise, Mrs Rositer offrait un type où les charmes et les perfections de deux races se mariaient avec bonheur ; le mélange était réussi. Elle avait de superbes cheveux noirs, des prunelles de jais, un nez fin et droit, la bouche petite, admirablement bordée et pourprée ; tout cela, en même temps que la main et le pied, était de fabrique madrilène. Mais le teint rosé, la coupe de la figure, la forme et la limpidité souriante des yeux étaient de provenance anglaise.

Bien que cette grande dame eût certainement dépassé la quarantaine, sa figure ne portait aucune trace d'empâ-

tement. Elle restait jeune ; nulle veine délatrice ne brouillait ses tempes, nulle ride aux commissures des paupières et des lèvres. Enfin, toute la physionomie respirait un air de dignité bienveillante, et souriait sans affectation, sans crainte non plus de montrer des dents demeurées les plus belles du monde.

Pour miss Helen Rositer, la plume ne saurait décrire ce poème de jeunesse et j'y renonce. Que l'on sache pourtant que ses cheveux châtain-clair lui retombaient autour de la tête en boucles soyeuses. Les yeux, bleu turquoise, ombragés de longs cils, souriaient profonds, sans secret. Le nez avait un air de mutinerie charmante. La bouche était arquée comme celle d'Eros lui-même, d'un rose vivace, avec un peu d'épaisseur cependant à la lèvre inférieure, signe de tempérament. Enfin, les joues avaient un éclat admirable ; c'était ce teint de chaud hâle, apanage de la race espagnole, mais allié à la claire

coloration des plus divines figures anglaises. Un teint à désespérer le pinceau de Lawrence.

Bien entendu, je ne détaillai pas toutes ces grâces à brûle-pourpoint et ne vis d'abord qu'une tête exquise, pleine de physionomie, dont le joli regard me troubla le cœur plus que nul regard de jeune fille n'avait jamais fait.

Une timidité insurmontable m'envahit ; j'en devins un peu bègue. Reynaud jouissait de ma gaucherie. Il prenait sa revanche. A mon tour de rougir et de balbutier des monosyllabes.

Toutefois, si j'étais ému, je ne fus pas stupide et me flatte de penser qu'on porta mon embarras à mon crédit.

* * *

Cependant Mrs Rositer m'avait accueilli avec le plus cordial empressement. La conversation s'engagea tout de suite, aimable et badine.

— Mr James nous avait déjà parlé de

vous ! Il citait votre exemple pour nous reconforter dans le malheur. N'êtes-vous pas le seul passager qui ait osé regarder la tempête en face ? En vérité, je suis ravie de connaître un homme aussi intrépide.

Le docteur se moquait de moi ; je me sentais devenir ridicule sous cet éloge sempiternel.

— Mais, balbutiai-je, le mérite est assurément fort mince, j'ai tant voyagé sur la mer !

— Mesdames, dit Reynaud d'un ton enjoué qui continuait de me confondre, mon ami Pierre a certainement manqué sa vocation : il est marin dans l'âme. Pour sûr qu'il rêve d'un naufrage où il aurait le plaisir de rester le dernier sur la passerelle en donnant le bras au capitaine...

— Et en fumant une cigarette ! s'écria gaiement miss Helen. Oh, Monsieur, le Ciel nous préserve de voir un tel acte d'héroïsme !

— Rassurez-vous, Mademoiselle, répondis-je en prenant de l'assurance, mon camarade exagère. Je n'ai point de goût pour le naufrage. Mais si, par malheur, nous devons couler un de ces jours, croyez que je renoncerais volontiers à ma passerelle romanesque pour me mettre à vos ordres tout simplement.

— Comme le bon matelot du *St-Géran* alors ! repartit Reynaud qui était décidément en humeur de railler.

Mais à peine eut-il lancé cette boutade qu'il se mordit les lèvres et rougit fortement ; il venait de se rappeler que Bernardin de St-Pierre avait si fort déshabillé ce matelot qu'il en était tout nu.

Je m'amusai de son embarras d'autant plus que je savais qu'il n'était point justifié. Le pauvre garçon ignorait certainement que, dans la version anglaise de *Paul et Virginie*, le traducteur pudique a revêtu ce matelot du *St-Géran* d'un élégant costume de bain, à rayures

je crois, comme en portent les canotiers d'Oxford et de Cambridge !

C'est ce qui explique d'ailleurs pourquoi miss Helen s'écria plaisamment :

— Comptez que je ne ferais pas comme Virginie et qu'on ne devrait pas se jeter à mes genoux pour me sauver ! Il m'a toujours semblé que cette jeune fille était inexcusable d'autant plus que Paul l'attendait sur le rivage... Elle aimait froidement.

— Oh *dear*, fit Mrs Rositer en riant, ces paroles sont un peu hardies dans votre bouche. Prenez garde que ces Messieurs ne vous prennent pour une évaporée...

— Non, non, protesta Reynaud avec feu, miss Helen a raison : Virginie était une petite sottie !

— Et moi, je suis tenté de l'excuser, dis-je en regardant mon ami avec ironie, car son Paul m'a toujours paru un bien insupportable saule pleureur !

— La faute, répartit hardiment la

jeune fille, c'est peut-être que Virginie aimait Paul comme un frère et non comme un fiancé, autrement elle se fût tout de suite confiée au généreux marin. Qu'en pensez-vous, Monsieur l'ingénieur ?

* * *

Mais je fus dispensé de répondre, car le docteur surgit en ce moment, très affairé. Il pria Mme et Mlle Rositer de bien vouloir se lever : la partie de palet allait commencer. Tous les passagers mâles ainsi qu'une demi-douzaine de dames, qui se trouvaient assises non loin de nous et auxquelles je n'avais encore prêté aucune attention, se dirigeaient du côté de la cabine du capitaine où les accessoires du jeu, c'est-à-dire le tableau numéroté et les disques de plomb recouverts de toile, avaient été déposés par les seamen.

Mr James se donnait une peine énorme pour égayer le bord. Sa figure

cramoisie était couverte de gouttes de sueur ; à tout instant, son binocle, désarçonné du nez, se balançait dans l'espace au bout du cordon ; le pauvre myope tâtonnait alors comme un aveugle et faisait la mine la plus falote du monde.

J'ignore s'il tenait un registre détaillé de ses diagnostics et de ses ordonnances ; mais je sais bien que son livre de palet était l'objet de tous ses soins. Quel admirable document ! Les parties de palet jouées depuis plus de dix années s'y trouvaient racontées dans leurs moindres incidents ; on y pouvait lire le nom des joueurs avec des remarques tantôt élogieuses, tantôt sévères sur leur adresse et même sur la psychologie dont ils témoignaient dans la défaite ou dans la victoire. C'est ainsi que j'appris avec stupeur que lord X..., personnage éminent dont je veux taire le nom pour tous les services qu'il rendit au parti whig, s'était abominablement « pochardé » le

3 février 1907, par désespoir d'avoir succombé dans le grand championnat du *Dungeness*.

Au fait, rien d'étonnant à cela si l'on songe combien les Anglais attachent d'importance à tous les exercices de la palestres.

Mais on fit l'appel des noms. Il y avait une vingtaine de joueurs auxquels Mr James me présenta successivement et dont je dus serrer la main au risque de désarticuler la mienne.

Quatre jeunes femmes, y compris Mlle Rositer, prenaient part au match. Chaque camp en ayant réclamé deux, on les tira au sort.

J'eus le chagrin d'être l'adversaire de miss Helen et de constater avec dépit qu'elle était la partenaire de Reynaud. Mais sitôt que la partie fut commencée en face d'un public nombreux et sous la haute surveillance du captain Wood qui devait arbitrer les coups douteux, j'eus conscience de la solennité de la

joute ; dès lors, faisant taire ma petite mauvaise humeur, je ne songeai qu'à prendre une attitude désinvolte et à lancer mes palets avec le plus d'adresse et d'élégance possible pour faire honneur à mon camp d'abord, émerveiller la galerie ensuite, et mériter en fin de compte sur le fameux livre du docteur une mention dont je pusse m'énorgueillir.

Mon premier coup fut un coup de maître et souleva des acclamations chez mes partenaires et les spectateurs. Avec sept palets, j'avais abattu cinquante points, ce qui donnait une belle avance à notre équipe.

— Bravo, jeune homme ! s'écria Mr Wood. Voilà qui va mieux qu'aux dominos. Il y a un futur champion dans votre affaire.

Je remarquai avec satisfaction que Mr James crayonnait longuement sur son calepin.

Il va sans dire que je déclinai les

éloges avec modestie : le hasard m'avait assurément beaucoup servi. Je n'en fus pas moins classé tout de suite comme un adversaire redoutable et les paris, hésitants, se portèrent en foule sur ma tête.

*
* *

Cependant, la partie continuait avec des chances diverses et je méditais de me signaler tout à l'heure par quelque exploit nouveau, quand j'aperçus Reynaud en conversation animée avec Miss Helen. Tous deux, en attendant leur tour de jouer, s'étaient adossés au bastin-gage et ne prêtaient aucune attention à la partie. Je ne pouvais m'empêcher d'admirer la taille svelte de la jeune fille et l'élégance simple de sa blanche toilette. Mais ce qui continuait à m'étonner par dessus tout, c'était la métamorphose de Reynaud, un miracle, une véritable palingénésie ! Je ne voyais aucune transition suffisante entre cet abattement profond dans lequel il était encore plongé

ces jours derniers et l'allégresse rayonnante qui le transfigurait aujourd'hui. Il avait recouvré en l'espace de quelques heures la santé morale et physique, ce ton d'aimable badinage, cette verve de raillerie qui le distinguait naguère avant que la passion se fût jetée en travers de son existence.

Un flot de vie nouvelle avait noyé ses tristesses et j'en voyais passer le courant impétueux dans ses yeux.

Au fond, après m'être réjoui de cette résurrection, je devenais mécontent. Il ne me semblait pas raisonnable que l'on passât si vite du plus noir chagrin à une gaîté aussi expansive. Cela manquait un peu de décence.

Je me mis à critiquer les façons de Reynaud ; vraiment, sa galanterie envers la jeune fille était insistante, de mauvais ton. Ils riaient, ils babillaient tous deux et j'en éprouvais un véritable agacement. Ils eussent mieux fait de s'intéresser au jeu ; mais c'était le moindre de

leurs soucis. On le vit bien quand leur tour arriva ; ils lancèrent leurs palets comme pour l'amour de Dieu, puis s'en retournèrent à leur bastingage, bravant les exclamations à la fois indignées et railleuses que soulevait leur maladresse.

Je devins si nerveux que je perdis moi-même toute sûreté de main et plongeai mon camp dans la consternation par un coup tellement malheureux qu'il nous retranchait non seulement les cinquante points que j'avais gagnés, mais cinquante autres qui ne m'appartenaient pas. Ce fut une explosion de désespoir.

— Oh oh, prononça sérieusement Mr Wood, il est décidément plus fort aux dominos !

Je suis ordinairement beau joueur et ne m'indigne jamais contre la mauvaise chance : je fais comme les Grecs, j'entends les grecs de Périclès, qui n'adressaient jamais de prières ni d'imprécations au seul Dieu qui demeure constamment impassible : le Destin.

Mais j'avoue qu'une irritation sourdait en moi en ce moment et qu'il me fallut un rude empire sur moi-même pour conserver un air aimable et jovial quand miss Helen et Reynaud, abandonnant leur flirtation pour la circonstance, eurent le front de se joindre aux plaisantins et de m'accabler sous une pluie de quolibets.

— Marquez, marquez, Doctor, insistait la jeune fille, l'histoire de ce coup sera la plus belle page de votre carnet !

— Pauvre ami ! s'exclamait Reynaud en me serrant la main comme dans un deuil.

Je jouai un dépit comique mais qui l'était moins dans mon cœur. J'insinuai que, pitoyable à mes adversaires, j'avais voulu leur rendre quelques points afin de rétablir l'équilibre des forces, cela sans les humilier. Ma maladresse n'était qu'une générosité déguisée ; tant pis s'ils l'interprétaient autrement.

*
* * *

Le jeu avait repris, mais je n'y apportais plus aucune ardeur, l'entretien de Reynaud avec sa partenaire recommençant de plus belle. Bientôt, je me dispensai même de suivre les coups et me rabattis sur Mrs Clift :

— Eh bien, dit-elle, que pensez-vous du spleen de M. Reynaud ?

— Ma foi, m'écriai-je, comment donc avez-vous fait ?

— Oh, reprit-elle en riant, j'ai beaucoup moins de mérite à cela que vous ne pensez...

Et, sans ambages, elle me conta qu'en nous quittant hier soir, elle avait traîtreusement entraîné Reynaud dans le *saloon* où les dames, qui n'avaient osé s'aventurer dans la salle à manger, s'étaient réunies pour un *tea*. Elle leur avait présenté son cavalier qui, d'abord très ému, avait peu à peu recouvré de l'aplomb pour se laisser aller au charme d'une causerie d'autant plus attrayante

que c'était le premier babillage après une longue séquestration.

Bref, il avait été charmant et s'était souvenu à propos de sa qualité de français. Peut-être bien que certaines dames n'étaient pas étrangères à ce changement d'humeur ; il avait en effet paru tout de suite subjugué par la noblesse de Mme Rositer autant que par la grâce enjouée de sa fille...

— Vous le voyez, conclut Mrs Clift, je suis pour peu de chose dans cette cure merveilleuse.

Et avec un sourire de résignation qui rendait sa laideur vraiment sympathique :

— Comprenez du reste que dans ces maladies du cœur, je ne puis être, moi, qu'une modeste infirmière. Mais je sais les calmants, les baumes... Par bonheur, ils se trouvaient justement dans mon nécessaire. Miss Helen les a merveilleusement appliqués. C'est elle qu'il faut surtout remercier...

Ces paroles me jetèrent dans une profonde rêverie dont me tira à peine l'appel de mon nom par le starter, car c'était de nouveau mon tour de jouer.

— Allons, cher Monsieur, dit un vieux gentleman que l'on m'avait présenté comme un savant orientaliste, notre dernier espoir est en vous. Faites *cinquante* au moins ou nous sommes perdus, par la Corne d'Ammon !

J'envoyais le palet à tous les diables. Mais sous les nouvelles agaceries de Mlle Rositer et de Reynaud, je retrouvai un sourire ironique assez présentable et bandai toute mon adresse.

Mes partenaires poussèrent un cri de triomphe : je venais en effet de loger mes sept palets dans la case portant le numéro 10.

Je me redressais, croisant fièrement les bras sur ma poitrine comme un athlète méconnu qui vient d'affirmer sa maîtrise, quand j'aperçus, derrière les spectateurs massés autour de nous, une

élégante femme qui s'avancait lentement appuyée sur le bras de la vieille stewardesse.

* * *

Je reconnus aussitôt Mme de L... bien qu'elle eût pris soin de déguiser sa démarche et qu'un triple voile de gaze lui masquât la figure.

Dieu m'est témoin que j'avais complètement oublié cette Valentine au milieu de toutes les surprises et des émotions qui m'assaillaient depuis le matin. Sa subite présence faillit m'arracher une exclamation tant j'étais bouleversé. Je me contins cependant et me rassurai en voyant la stewardesse installer avec sollicitude cette fausse convalescente dans une des guérites d'osier abandonnées par les passagères pour assister à nos prouesses olympiques.

Personne n'avait remarqué la nouvelle venue. Elle demeura le visage tourné vers nous, parfaitement calme en appa-

rence et respirant sans doute avec délices les brises salubres de l'Océan. Mais, bientôt, elle redressa la taille, donna les signes d'une agitation manifeste ; je ne doutai plus qu'elle n'eût aperçu le manège galant de Reynaud.

Pour la première fois sans doute, et malheureusement sans le savoir, mon heureux ami excitait la jalousie de sa maîtresse ! Il eût été assez naturel de me réjouir de sa revanche et je crois bien qu'en toute autre circonstance cela m'aurait beaucoup amusé. Mais en ce moment point du tout : je fus avec Valentine ; je comprenais son douloureux étonnement et compatissais de tout cœur à l'amertume, à la fureur de ses pensées.

Reynaud manquait de tact envers son ancien désespoir : il n'avait pas le droit, après tant de larmes, d'oublier tout à coup un amour qui, comme il le donnait à entendre, s'était pour jamais mêlé à sa vie. Le devoir lui commandait de rester

pâle et hâve jusqu'à la fin de son existence. Que penser d'une douleur de trois années qui fondait au clair regard d'une inconnue !

Ah rien ne m'étonnait plus à présent. Hier soir, tandis que je croyais mon ami en proie à cette bonne Mrs Clift, il galantisait, faisait le beau cœur au milieu d'une cour d'amour. Avec quelle désinvolture, quel air de suffisance il m'avait présenté à ses nouvelles amies ! Grâce à miss Helen, son passé cruel n'était plus qu'un mauvais songe. Il reniait sa douleur. Quelle ingratitude envers Valentine !

Oui, je plaidais maintenant pour cette femme !

^{}*
* * *

Mais la partie de palet venait de finir. Notre camp victorieux offrit la revanche pour l'après-midi et l'on se dispersa afin d'aller s'habiller.

Je poussai un soupir d'aise en voyant

miss Helen se séparer enfin de Reynaud. Elle vint à moi :

— Je suis vaincue, dit-elle, mais je vous battraï tout à l'heure...

— Ah, fis-je en riant, comme j'aurais voulu succomber à vos côtés !

Elle rougit et parut légèrement troublée à cet aveu banal, mais que j'avais peut-être débité avec plus de chaleur et d'émotion que n'en comporte un simple compliment ; puis, tendant sa jolie main :

— Oui, vous êtes très généreux. M. Reynaud nous a déjà dit que vous étiez un *good fellow*. Pardonnez mon acharnement, voulez-vous ?

Et elle s'échappa me laissant sous le charme de sa voix mélodieuse.

Cependant le pont était désert et Reynaud demeurait songeur, appuyé au bastingage. Cette attitude byronienne m'irrita. Je m'avisai tout à coup que notre flirteur m'avait finement raillé auprès de miss Rositer et décrit sans doute comme une de ces « bonnes pâtes »

dont on fait des tartes au besoin. Parbleu, encore une fois, je n'étais pas d'humeur à jouer ce rôle ridicule auprès de personne.

Sous l'empire de mon ressentiment, je résolus de le replonger d'un rude coup dans ses affres anciennes. Je me portai brusquement vers lui. Il était si absorbé que je dus lui toucher l'épaule :

— Regarde donc cette femme qui nous fixe avec tant d'insistance à travers son voile de gaze...

— Eh bien ? fit-il avec insouciance.

Alors, du même ton angoissé dont il m'avait parlé quelques heures après notre départ de Southampton :

— Eh bien, m'écriai-je, je suis sûr que c'est Elle !

Il éclata de rire :

— L'excellente plaisanterie !

— C'est Elle, te dis-je ! Voyons, si je lui avais parlé ?

— Oh, reste à savoir ce qu'elle t'aurait répondu !

Il riait toujours ; pour me braver, il m'entraîna vers l'étrangère malgré mes efforts pour le retenir.

— C'est Elle, mais c'est Elle ! criai-je à voix basse, effrayé maintenant des conséquences de mon défi.

Nous étions arrivés à quelques pas de Valentine, qui, violemment émue, bien sûr, se rencognait dans sa guérite d'osier.

— Hé, dit Reynaud à voix haute et répétant à son tour mes cruelles paroles du premier jour, Valentine est loin d'ici. Elle s'amuse. Elle continue ses études de comparaison entre beaucoup d'hommes. Regrette-t-on une femme que l'on peut mépriser ?

— Malheureux ! m'écriai-je comme dans les drames.

Valentine s'était déjà redressée : d'un geste brusque elle se dévoila et passa devant mon ami pétrifié de stupeur.

L'aventure avait été foudroyante.

VI

Pendant le déjeuner, le capitaine nous annonça que le lendemain à la pointe du jour, le *Dungeness* serait en vue de Madère. La perspective de relâcher quelques heures dans la baie de Funchal enchantait tout le monde ; après quatre jours de navigation, nos yeux, fatigués de parcourir les steppes humides de l'Océan, aspiraient à reposer leurs regards sur un peu de terre ferme.

Hormis Reynaud et Mme de L... qui s'étaient enfermés dans leurs cabines respectives, en proie sans doute à des sentiments plus tumultueux que le Golfe, il ne manquait personne à table.

J'admiraï le tact de Mrs Clift ; bien que je fusse son voisin comme la veille et qu'elle eût certainement beaucoup de choses à me dire, l'excellente femme s'entretint de préférence avec son mari, afin de me laisser causer tout à l'aise avec Mrs Rositer et sa fille qui nous faisaient vis-à-vis.

Après nos petites escarmouches de la matinée, nous étions, miss Helen et moi, en camaraderie : celle-ci fit du progrès quand Mrs Rositer s'avisa d'écouter l'intéressante conversation de son voisin de droite, Mr Davidson, le savant orientaliste à qui j'avais été présenté pendant la partie de palet.

Notre entretien prit dès lors un tour à la fois enjoué et sérieux qui me charma en révélant la bonté de la jeune fille, son intelligence et sa culture étendue. De mon côté, je rencontrai, je pense, des sujets heureux. Il me sembla que je plaisais ou du moins que je ne déplaisais pas.

Je m'étais figuré que mon ami avait fait une certaine impression sur Mlle Rositer ; je fus assez vite convaincu que la sympathie qu'il inspirait ne pouvait offusquer personne. Cette première remarque me causa grande satisfaction. J'en fis immédiatement une seconde qui ne m'enchantait pas moins ; tous les gentlemen que je voyais réunis autour des tables, frisaient la cinquantaine ; j'étais donc le plus jeune cavalier du bord. Mes trente-cinq ans me débarrassaient de tous mes rivaux ou me donneraient du moins un sérieux avantage dans une aventure sentimentale.

Enfin, les quelques dames que j'avais déjà aperçues le matin, manquaient de jeunesse sinon de cordialité. Sans être aussi ossues et masculines que Mrs Clift, elles n'en étaient pas moins anguleuses, couperosées et très sèches, partant de mince attraction. Certes, Mrs Rositer et sa fille n'avaient nul besoin de laiderons qui les fissent valoir ; elles

eussent encore été très belles, et même les plus belles dans une assemblée de belles. Mais on n'en comprend que mieux la force de leurs charmes au milieu de ces messieurs sur le retour et de ces dames sans vénusté.

Bref, rien ne pouvait me distraire de miss Helen ; comme je ne voyais personne qui pût prétendre à me disputer ses sourires, je me l'accordai sans partage. Jamais je ne m'étais senti aussi heureux.

* * *

Au moment du dessert, Mr James qui avait la manie des proclamations, nous annonça que le comité des fêtes se proposait de donner le soir même un grand concert suivi de bal ; en conséquence, il faisait appel à tous les talents du bord.

Miss Helen, qui possédait les ouvertures de Beethoven à quatre mains, me proposa d'exécuter avec elle *Coriolan*,

Egmont ou *Léonore*. J'acceptai avec empressement, à la condition toutefois qu'elle me permît de jouer les secondes parties où ma modeste virtuosité se montrait plus à l'aise.

Le docteur avait fait chercher son registre de concerts, au moins aussi bien tenu que son livre de palet. Il y inscrivit les noms des artistes qui offraient leur concours et eut bientôt composé un « bill » où la musique noble alternait avec la musique légère, le grand air d'opéra avec la chansonnette de beuglant. Puis il décréta que l'entrée du dining-room serait interdite pendant tout l'après-midi pour cause de répétition.

On nous donna une heure pour lire et étudier l'ouverture de *Léonore*. Oh, les minutes heureuses ! Quelle émotion, quels transports aux accents de cette musique pathétique !

Miss Helen était *Léonore* et je devenais Florestan !

J'effleurais ses doigts, son bras, son genou, *for shame* ! C'est moi qui tenais les pédales. Est-ce qu'elle n'allait pas s'effaroucher de ce contact involontaire ? Mais non, puisqu'elle me dit tout à coup :

— Quel dommage que le piano ne nous appartienne pas aujourd'hui ! Demain, voulez-vous, nous jouerons toutes les symphonies...

— Hélas, répondis-je, demain nous serons à Funchal et le soir nous voguerons déjà dans les eaux de Santa-Cruz !

Je poussai un profond soupir :

— Le *Dungeness* marche beaucoup trop vite...

— Je trouve aussi, dit-elle.

Et elle s'esquiva pour préparer sa toilette de concert.

* * *

Je montai sur le pont. Le *Dungeness* continuait à voguer dans une soie d'azur. La plupart des passagers faisaient la

sieste, étendus sur leurs chaises longues. Mrs Clift lisait une grosse Bible. Quelques dames brodaient. Quant à Lady Rositer, elle jouait une partie de salta avec son orientaliste.

Mr Davidson était un homme de haute compagnie ; il portait allègrement la cinquantaine. A sa mise extrêmement soignée, à la finesse de son linge, à ses cheveux argentés coupés ras, à la virgule mazarine qui cédillait son menton, on ne l'eût jamais pris pour un égyptologue. C'était un savant propre. Il était évident que la grâce de la veuve lui faisait oublier en ce moment tous les papyrus du monde ; la belle dame accueillait d'ailleurs ses hommages avec bienveillance. Ce flirt distingué pouvait-il pas aboutir à un mariage ? J'en étais convaincu et, mes rêves marchant au moins aussi vite que le *Dungeness*, je me surpris à penser que Mr Davidson serait un beau-père fort agréable.

Mais Mrs Rositer m'ayant aperçu,

elle s'interrompit pour me demander des nouvelles de Reynaud.

Je ne pus réprimer un léger sursaut. Jean, Valentine... Ma foi, je les avais complètement oubliés !

— En effet, repartis-je, son absence m'étonne...

Je m'excusai et descendis en hâte dans notre cabine. Mon ami était plongé dans un noir abattement. Il se redressa pourtant à ma vue et voulut m'accabler de reproches. Mais je ne lui en laissai pas le temps :

— Va te jeter à ses genoux, lui dis-je avec rudesse.

— Ah, répondit-il avec ingénuité, est-ce que je l'aime encore ? Il me semble que je comprends un autre amour...

C'était trop d'outrecuidance. Pourquoi cet écroulement, cette stupeur si Elle ne lui était plus rien ! Ne se fût-il pas réjoui au contraire de lui avoir montré son indifférence, son mépris ?

— Allons donc ! Tu l'aimes plus pro-

fondément que jamais. Va le lui dire, et soyez heureux !

Mais je fus incapable de le décider.

— Eh bien, fis-je tout à coup résolu, j'irai à ta place !

*
* *
*

La chief-stewardesse qui administrait le quartier des dames annonça ma visite et m'introduisit aussitôt.

Je trouvai Valentine dans l'élégant petit salon attenant à sa cabine. Elle était pâle, très énervée, mais superbe avec un je ne sais quoi d'impérieux dans son orgueil meurtri qui ajoutait à sa beauté. Elle m'apprit que sa gouvernante était occupée à faire les malles :

— Il me tarde de débarquer à Funchal, dit-elle ; je ne resterai pas un jour de plus sur ce maudit paquebot. Quant à M. Reynaud, dites-lui... Non, vous ne lui direz rien. Tout est fini entre nous.

Je tentai d'expliquer les regrettables paroles de mon ami :

— Considérez, Madame, qu'elles n'étaient qu'une ironie à mon adresse...

— Oh n'expliquez rien ! Il m'est odieux.

Je n'en continuai pas moins, pathétique :

— Il vous aime encore ! N'avez-vous donc pas vu ses yeux creusés par le chagrin ?

— Tout est fini entre nous !

Il ne me restait plus qu'à exciter sa jalousie :

— Soit, enfuyez-vous. Mais auparavant, punissez cet ingrat. Car je vous ai abusé... Reynaud ne souffre plus. Il se croit guéri, il se croit fort, à présent qu'une jolie miss...

— Miss Rositer !

— Eh bien, Madame, paraissez ce soir à ce concert, dansez à ce bal dont vous serez la reine si vous le voulez.

Tordez son cœur... Et qu'il meure de vos dédains !

Elle s'était redressée frémissante :

— Vous vous trompez, dit-elle avec hauteur : je n'entends plus le reconquérir. Tout est fini entre nous !

— Vous réfléchirez, fis-je en m'inclinant pour prendre congé, et s'il vous plaît de changer d'avis, songez que je suis à vos ordres...

*
* *

Quelle femme belle résista jamais au désir de se parer pour un bal !

Cependant Reynaud m'attendait avec la plus vive anxiété. Je l'apaisai par des paroles d'espérance ; certes, Elle était irritée, mais j'avais semé dans son âme de coquette le grain du pardon : il moissonnerait ce soir.

Je le secouai et l'obligeai à remonter sur le pont pour la partie de revanche au palet. Il avait juré de m'obéir ; aussi lui ordonnai-je incontinent de s'entre-

tenir avec Mrs Clift chaque fois qu'il aurait fini de lancer ses disques, ce qu'il accomplit docilement.

Quant à moi, je jouai avec une insigne maladresse qui me valut d'affreuses notes sur le livre de Mr James. Que m'importait ! Miss Helen était près de moi ; sa collerette soulevée par la brise, frôlait parfois ma joue comme une caresse. Miss Helen m'enchantait par son rire de source, par ses yeux pleins de malice et d'ingénuité. Miss Helen était également jolie, tendre et spirituelle. Je crois, parbleu, que j'aimais miss Helen !

VII

La salle à manger du *Dungeness* était vaste, fort agréablement décorée. Le jour y pénétrait abondamment par de multiples fenêtres latérales et une lanterne qui ouvrait sur le spardeck. Le soir, grâce aux ampoules électriques qui fleurissaient les caissons, la salle resplendissait comme un théâtre.

Tout au fond du hall, dans la direction de l'avant, le piano à queue se dressait sur une estrade ; c'était un Steinway de grand prix, habituellement recouvert d'une épaisse housse de feutre pour le protéger contre l'humidité saline.

Or, ce-soir là, on avait expédié le

dîner en grande hâte afin que les stewarts pussent dévisser les tables et disposer les chaises pour le concert.

Vers huit heures, le monde commença d'entrer. Reynaud et moi, sacrés garçons d'honneur par Mr James, nous conduisions les dames à leur place. Je m'emparai de miss Helen dès qu'elle parut au seuil de la porte. Son cou flexible, ses bras ronds, ses épaules satinées émergeaient suavement d'un brouillard de mousseline. Je fus étourdi d'admiration ; au tremblement de ma main, à l'émotion de ma voix, elle connut des sentiments qui n'osaient encore parler.

Tandis que je l'installais, mon ami introduisait lady Rositer dont un murmure flatteur accueillit la noble beauté.

Je plaçai encore Mrs Clift et quelques dames dont j'ai oublié d'inscrire les noms sur mes tablettes.

Reynaud avait presque retrouvé sa bonne humeur du matin et se montrait empressé. Le mystère de mes paroles,

l'attente vague de quelque chose d'extraordinaire, sans compter le souci de bien remplir son rôle d'introducteur, l'avaient sorti de son accablement. Une animation factice éclatait sur sa physionomie à laquelle les mèches nébuleuses qui lui retombaient sur le front, imprimaient une allure de poésie romantique.

Plusieurs passagers, qui occupaient un grade dans des régiments anglais ou écossais, avaient revêtu leur brillant uniforme de gala. C'est ainsi que Mr Davidson parut en officier de Highlanders, tunique rouge, écharpe et jupon vert quadrillé, ce qui avantageait sa haute taille et donnait à toute sa personne beaucoup de séduction.

On n'attendait plus que Mr Wood et Mr James qui arrivèrent à l'heure précise parés de la grande tenue. Ils s'installèrent au milieu du premier rang, et, sur un discret *all right* du capitaine, le concert commença aussitôt.

* * *

Il fut attrayant, varié et se prolongea jusqu'à onze heures avec le plus vif succès. Nous venions, miss Helen et moi, de terminer la séance par l'exécution magistrale de *Léonore* quand, les applaudissements apaisés, le docteur s'élança sur l'estrade pour avertir l'auditoire qu'un numéro avait été ajouté au programme. Il sortit de la salle et reparut un instant après avec une jeune femme qu'il conduisit cérémonieusement au piano au milieu de la stupeur admirative de toute l'assistance.

Quelle était cette passagère ? Personne ne se souvenait de l'avoir encore vue. Elle portait une robe de tulle noir ceinturée sous la gorge et qui laissait complètement à découvert ses épaules magnifiques.

Un frémissement courut parmi les spectateurs. Je cherchai Reynaud ; je le vis là-bas, adossé à une fausse colonne, très pâle, prêt à défaillir. Je courus à lui :

— Lâche ! dis-je en l'empoignant sous le bras.

Déjà Mme de L... s'était assise au piano drapant avec coquetterie les plis de sa longue traîne autour du tabouret. Elle tira un petit mouchoir caché dans son corsage, le froissa un instant dans ses mains pour le déposer ensuite sur une tablette du pupitre.

Soudain, au milieu d'un silence religieux, elle commença la sonate *Clair de Lune* de Beethoven. Son jeu, lent d'abord, d'une sonorité retenue par la pédale sourde, exhalait toute la voluptueuse mélancolie de ce songe d'une nuit d'été.

Et puis, tout à coup, la virtuose attaqua l'allegro que, peu à peu, sous l'agitation de son cœur irrité, elle emporta dans un mouvement de passion tumultueuse qui déchaîna l'enthousiasme de l'auditoire.

On l'entourait ; enivrés, et comme subitement doués d'un regain d'ardente jeunesse, nos quinquagénaires bondis-

saient sur l'estrade, prosternant leur admiration à ses pantoufles de vair.

Elle accueillait les hommages avec bonne grâce, encore qu'un sourire énigmatique, emprunté à la Monna Lisa, errât sur ses lèvres...

Reynaud chancelait. Il me semblait entendre les battements précipités de ses tempes. Je l'arrachai à ce spectacle et le transportai pour ainsi dire sur le pont, tel un blessé...

* * *

La nuit était d'une tiédeur exquise. Une paix sublime endormait l'océan dont le calme et profond miroir reflétait les pierreries du ciel.

Un parfum indéfinissable vaguait dans l'air, comme une effluence terrestre, grisante...

Nous étions assis sur ce même banc où, hier soir, l'enchanteresse m'avait parlé. J'oubliais le bal et miss Helen, tant le visage livide de mon ami me

faisait craindre pour sa raison. Je n'eusse pas osé le quitter à cette minute ; je lisais dans ses yeux la tentation d'un acte violent contre lui-même...

Il exhala un soupir :

— Cette sonate, Elle l'a si souvent jouée pour moi ! Pour moi seul !

En même temps, il soulevait une breloque d'or suspendue à la chaîne de sa montre. C'était un médaillon à secret qu'Elle lui avait donné jadis au moment de la séparation. Il l'ouvrit en pressant un ressort et s'absorba dans la contemplation de cette relique qui renfermait une image pâlie par ses yeux, encore plus que par l'ardent soleil des tropiques, tant il l'avait regardée !

Soudain, il détourna la tête et fondit en larmes. La détente enfin. C'était la première fois que je le voyais pleurer, la première fois qu'il pleurait à cause d'elle. Une pudeur farouche avait constamment tenu ses yeux secs, même aux plus cruelles heures d'amertume.

Je me réjouis de ces pleurs qui débordaient de son âme oppressée et la soulageaient. Je me gardai de refouler cette marée bienfaisante par aucune parole d'ironie ou de vaine consolation ; je comprenais maintenant toute la force de ses regrets, et maudissais la femme qui se jouait ainsi d'une telle douleur.

Cependant le bal avait commencé ; par les lucarnes entr'ouvertes de la lanterne, la musique de danse nous arrivait assourdie, très douce.

Rassuré à présent, je m'apprêtais à redescendre afin de m'excuser auprès de miss Helen qui m'avait promis sa première valse, lorsqu'une blanche apparition s'encadra dans la porte de la dunette. Avant que j'eusse poussé un cri, Valentine s'avancait déjà au milieu de la clarté sidérale et posait sa main sur l'épaule de Reynaud courbé de chagrin :

— Jean !

Il releva lentement la tête et regarda

cette femme avec une surprise mêlée de crainte. Sans doute, c'était encore le même rêve, le même mirage qui l'avait abusé tant de fois...

— Jean !

Il passa la main sur son front. Soudain, ses yeux s'écarquillèrent ; alors, avec une hésitation, une sorte de défiance enfantine, il toucha l'adorable fantôme, s'enhardit jusqu'à lui caresser le bras...

Et tout à coup, il reconnut Valentine qui le regardait de ses yeux brûlants, tout remplis de pardon.

— Toi ! C'est Toi !

Telle était sa fièvre, l'angoisse de sa joie, qu'il pouvait à peine parler.

Elle s'abattit sur sa poitrine et, dans une étreinte passionnée :

— Ah, dit-elle contre ses lèvres, pourquoi as-tu oublié que tu es, que tu seras toujours le plus cher de mes amis !

· · · · ·
La discrétion me commandait de n'en voir ni ouïr davantage. Aussi m'étais-je

déjà esquivé, souhaitant que les Heures repliassent leurs ailes et s'endormissent afin de prolonger l'extase de ces amants superlatifs — en même temps que la mienne auprès de miss Rositer...

* * *

Le lendemain, au clair jour, on voyait les montagnes de l'île de Madère, mais si vaporeuses qu'on les eût prises pour de lointains nuages. Elles sombrèrent, détachèrent leurs lignes échancrées sur le ciel pur et bientôt nous nous arrêtions au milieu de l'admirable corbeille de fleurs de Funchal.

L'ancre tomba dans une eau d'une limpidité cristalline qui ressemblait à des émeraudes liquides. Une vingtaine de passagers arrivés au terme de leur voyage descendirent dans un steam-launch et gagnèrent le wharf.

L'escale était malheureusement trop courte pour nous permettre de les suivre et de visiter le pays. Pourtant, je m'étais

promis tant de joie d'une promenade avec miss Helen à travers cette île bienheureuse, parfumée comme un printemps de la Grèce !

Au moment où le *Dungeness* levait l'ancre, Mr James me remit un pli en grand mystère. Reynaud m'annonçait « leur » débarquement.

Je fouillai la rive de ma jumelle. Je les découvris sur une terrasse fleurie, qui nous faisaient des signes d'adieux.

Et il me sembla que la brise m'apportait ces paroles amoureuses :

L'air est plein d'une haleine de roses.

Revenez mes plaisirs, ma Dame est revenue !

*
* * *

Les vents heureux m'ont ramené en Europe.

J'aime miss Helen, nous nous aimons..

Loués soient les Dieux qui me don-
nèrent une âme raisonnable, à l'abri des

passions orageuses et sensible seulement au charme du pur amour.

Et mon ami Reynaud ?

J'aurais tant désiré qu'il fût mon témoin nuptial... Pauvre garçon ! Il promène de nouveau sa mélancolie à travers les Amériques...

Quant à Valentine...

— Oh, bien sûr qu'il me reviendra, m'a-t-elle déclaré à notre dernière rencontre. Je l'attends !

Elle l'attend sans être inhumaine à d'autres, simplement pour que le temps ne lui dure. Mais chacun de ces intérimaires s'illusionnerait étrangement s'il se figurait, même à la meilleure minute, qu'il est « le plus cher de ses amis ».

Ce précieux titre ne s'applique, n'appartient qu'à Reynaud et nul mieux que lui ne pourrait rappeler avec plus d'à-propos à ses coadjuteurs le vers du poète amoureux :

Te tenet : absentes alios suspirat amores.

« Oui, c'est toi qu'elle presse dans ses bras, mais c'est pour moi qu'elle soupire ! »

Bonne fiche de consolation chez un amant philosophe...

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE DIX FÉVRIER MIL NEUF CENT VINGT-HUIT
A L'UNION DES IMPRIMERIES (S. A.),
A FRAMERIES ET BRUXELLES.
DIR. : J. RUELLE.

